

le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro double contient des textes sur le Rêve écrits par des auteurs de Suisse romande, en partant d'une idée de Monsieur Nick Miller, psychiatre.
un exemplaire coûte : 10.-CHF

Le rêve : Quelle utilité ?

Voici un titre qui interpelle !
Que veut nous dire un rêve ?
Quelle est la fonction d'un rêve ?
Comment lui trouver une utilité ?

Le matin ou lors des brefs réveils nocturnes, j'ai parfois conscience que j'émerge d'un rêve. C'est chaque fois surprenant et mystérieux. Puis, sans y prêter attention, ce sont des images, des sensations et des scénarios qui s'effacent comme des dessins sur le sable mouillé des bords de mer.

Depuis 36 ans je suis psychothérapeute, médecin psychiatre et je m'intéresse aux rêves. Aux miens et à ceux de mes patients. Aujourd'hui encore je suis émerveillé de la créativité et de la surprise, de l'énergie de désir véhiculés par nos rêves.

Depuis 1999, sous l'impulsion innovante du Professeur Georges Abraham, un groupe de collègues a réfléchi et travaillé sur le rêve et la Société Suisse d'Onirologie médicale : www.onirologiemedicale.ch a vu le jour en mai 2011 à Lausanne.

Des égyptiens et des grecs, aux indiens navajo, toutes les sociétés ont donné

des significations aux rêves. Des livres d'interprétation des rêves et de beaux livres sont à disposition de nos jours. Je vais citer trois de mes préférées :

« Le grand livre des Rêves » - Dr Fiona Starr-Jonny Zucker, Albin Michel 2002.

« Les Rêves et leurs symboles »- Georges : Romey, EpA Hachette Livre, 2005.

« La Nouvelle interprétation des Rêves » - Tobie Nathan - Odile Jacob, 2011.

Et quelle utilité de nos rêves pour nous ?

Il n'y a pas de consensus académique à ce jour. Et tant mieux. Car, je le suggère : à chacun de nous incombe la merveilleuse responsabilité de devenir notre propre Tintin- journaliste onirologue à la recherche des messages que notre inconscient nous transmet chaque jour.

Parler des rêves de leurs nuits avec nos patients, en médecine et en psychothérapie, cela ouvre des accès utiles aux énergies d'auto guérison !

Je reste donc un éternel pionnier de l'exploration de l'énergie onirique !

A vos rêves, Salut !

Nick Miller, psychiatre

Pratique du rêve (quelques notes)

Mais l'enfant hurle
se débat
pleure et crie encore

C'est qu'un monstre
en pleine nuit
devant lui s'est dressé
la grande la sombre Bête
des mauvais rêves
– et il a beau fuir
courir et courir encore
le monstre roule sur lui
lourde boule de plomb noir
piquée de minuscules aiguilles
et le bateau sur lequel il est embarqué
chavire maintenant
et se brise en deux
– entraîne enfin sa cargaison de passagers
au plus profond des abysses.

(Pour une part d'enfance, 2017)

Certains rêves sont si puissants, si ravageurs, qu'ils nous expulsent brutalement du sommeil. D'autres, non moins redoutables, nous serrent comme dans un étau, ils ne nous lâchent pas. Nous voudrions *nous en sortir*, nous faisons de puissants efforts pour cela, comme le nageur menacé de noyade qui voudrait remonter à la surface et reprendre pied sur le rivage ; mais le sommeil nous tient captifs, livrés que nous sommes aux tentacules du rêve ou du cauchemar, et il faut un long combat, fait d'échecs et de récives, avant de pouvoir en réchapper.

À ce moment-là, enfin, nous allumons la lumière. Il faut quitter son lit, écarquiller les paupières, errer tant bien que mal dans son logement pour semer l'adversaire – reprendre pied dans ce qu'il est convenu d'appeler le réel...

Mais cela ne suffit pas toujours.

Le rêve a la vie dure.

Souvent, quand il n'a pas consenti à disparaître aussitôt dans l'oubli, il nous poursuit. Et nous nous efforçons alors de le reconstituer, avec l'espoir de nous en débarrasser définitivement. D'autres fois, il est vrai, le mauvais rêve (le beau rêve, bien plus rarement) nous paraît assez étrange et significatif pour valoir la peine d'être fixé.

Dans l'un et l'autre cas, je m'emploie à en prendre note.

Il s'agit de me donner une chance de dormir à nouveau.

Assis ou appuyé sur le coude, la lampe de chevet en veilleuse, j'écris sur le bloc de papier toujours à portée de main. J'esquisse des phrases, m'évertue à saisir et à laisser quelques traces. Puis, je m'effondre, épuisé, et sombre à nouveau dans le sommeil. Y serai-je à l'abri des tourments ? La question ne se pose pas. On n'a pas la force de se la poser – et l'on va au plus urgent : dormir. La réponse viendra plus tard : au rêve suivant ou au réveil durable du matin.

À ce moment-là, si j'ai tenté de capter le récit de ce qui m'était arrivé dans mon sommeil, je trouverai à côté de mon lit, sur des feuillets abandonnés à même le sol, des bribes griffonnées au crayon. Elles seront à peine lisibles, parfois, carrément illisibles, malgré la peine que je me serai donnée. Un nouvel effort me sera nécessaire, qui sera effort de mémoire, pour démêler ces signes confus, mais encore récents. C'est à ce prix que j'aurai quelque chance de conserver la trace de mon rêve.

Le plus souvent, pourtant, je dois bien me rendre à l'évidence : ces gribouillis ne présentent pas le moindre intérêt. Si l'émotion a été forte, son expression n'en demeure pas moins dérisoire. Je balance donc ces graffitis à la corbeille

– et bon débarras !

D'autres fois, je persiste malgré tout – et travaille à retranscrire, sans trop savoir pourquoi.

Oui, pourquoi noter ses rêves ? Pour quelque hasardeuse interprétation à venir ? Pour quelque improbable et peu souhaitable psychanalyse posthume ? – Certainement pas. Pour l'intérêt de leur déroulement incongru, incontrôlé, bizarre ou drolatique ? – Parfois ! Enfin (ou d'abord), pour me soulager, sinon me défaire des angoisses qui s'y manifestent obstinément ? – Oui, même si je sais assez que celles-ci, profondes, demeureront à jamais en embuscade, prêtes à se manifester à nouveau, une autre nuit, prochaine ou plus lointaine. Les hantises, elles aussi, ont la dent longue...

*

Je n'ai pas le projet ni la compétence de savantes (ni de sottes) interprétations. Les clés des songes, les symbolismes répandus en la matière ne me sont pas familiers, moins encore les théories – et quand il m'arrive d'en croiser, celles-ci me laissent un peu sceptique. Ce qui m'intéresse le plus, c'est bien l'histoire que me raconte tel rêve ou tel autre, ce fragment de mon histoire ou de mon rapport au monde ; cette part plus ou moins obscure (de temps à autre très claire aussi !) des coulisses de mon personnage diurne. Et ce que j'éprouve, c'est d'abord le plaisir d'écrire cette invention du rêve.

Le rêve ne connaît pas les paragraphes ; il ignore les points, les points-virgules et les virgules. Le rêve se déroule, se précipite soudain, bifurque, rebondit, s'égare. Pas de répit ! Les transitions sont escamotées, les feux rouges brûlés. La logique ordinaire cède le pas à des aventures aux trajectoires imprévisibles et incontrôlables. Voilà qui m'enchant !

Le récit que l'on pourra en donner, par la suite, sera « élaboration » (au sens où Freud l'entend), reconstitution, reconstruction, même s'il s'efforce à la plus grande fidélité possible. La narration, après coup, organisera, bon gré mal gré, ponctuera, articulera – ne serait-ce que pour rendre peu ou prou *lisible* un contenu qui ne l'était qu'à peine dans l'irruption du rêve.

Tout cela est connu, sans doute, et d'attentifs analystes en auront parlé bien mieux que moi. J'évoque seulement une expérience, la mienne, la seule que je connaisse un peu.

*

Il est vrai que ce sont les mauvais rêves ou les cauchemars que je tente, le plus souvent, de conserver. Des rêves agréables que j'aurais aimé prolonger indéfiniment, tellement ils m'étaient plaisants ou délicieux – souvent interrompus, hélas, aux moments les plus prometteurs –, de ceux-là, je n'ai guère pris pris l'empreinte. Les noter sur le moment, ç'aurait été mettre fin à leur *charme*, plus encore que le demi-réveil ne

l'avait fait. On n'a alors aucune raison de vouloir quitter le sommeil. On se tourne plutôt sur le côté. Du rêve délicieux ou plaisant, on essaie de prolonger l'humeur, en s'y abandonnant. Généralement sans succès. Le rêve agréable s'échoue au creux de l'oreiller, comme sur une rive de sable fin – et il ne nous en reste que le souvenir souriant, mais enfui.

Mais il est aussi des rêves qui commencent bien, très bien, et finissent mal, très mal. Je songe à la rencontre inopinée d'êtres chers que je croyais (que je savais même) morts et disparus à jamais – et les voici soudain auprès de moi, vivants – et la joie est intense, le réconfort est profond, jusqu'au moment fatal où, sorti de mon sommeil, je dois bien me rendre à la terrible évidence de mon erreur...

*

Quand ils ne sont pas de menace ou de persécution, la plupart de mes mauvais rêves sont d'égarément. Routes, gares, campagnes perdues, paysages étrangers ou villes inconnues, quartiers déserts ou dangereux, souvent plongés dans une pénombre inquiétante. L'angoisse est violente, alors, de ne pas retrouver ceux que j'aime, de ne pas pouvoir les *joindre*, de ne pas pouvoir les appeler au secours.

Effroi de la perte, de l'abandon. Ou effroi d'être poursuivi, pourchassé, pour quelque délit grave que je n'ai pourtant pas commis.

*

Des rêves que j'ai conservés, disséminés parmi les quelque cinq mille pages de notes cumulées au fil des années, quelques-uns auront certes glissé dans tel récit, tel poème (voir ci-dessus), ou dans telle « Fausse note » publiée.

Ainsi, au moment de répondre à l'invitation qui m'était faite ici, j'ai d'abord cru pouvoir me dérober à tout commentaire ou à toute réflexion en proposant simplement le récit de l'un ou l'autre de ces rêves choisis. C'était sans compter que nombre d'entre eux me paraîtraient soudain manquer encore de substance, à moins qu'ils ne se soient révélés par trop intimes, à mon gré, pour être livrés sans pudeur. De la sorte, ce ne sera jamais qu'une sorte de préface à ces rêves que j'aurai suggérée au fil de ces remarques, sans bien mesurer l'intérêt qu'un tel propos aura pu présenter à qui se sera hasardé à le lire.

N.B. Je voudrais signaler enfin le beau livre de Jean Roudaut, *Une littérature de rêve*, récemment paru aux éditions Fario, et rappeler l'important travail de Jean-Daniel Gollut, *Conter les rêves*, aux éditions José Corti (1993).

François Debluë

Histoires et géographie du rêve

J'oublie mes rêves, je m'empresse de les oublier. Leurs situations ne contiennent rien qui puisse me donner envie de les prolonger. Des ascenseurs jaillissent au-dessus des toits ; j'erre dans des endroits labyrinthiques et ne retrouve ni les lieux ni les gens ; des engagements que j'ai oubliés surgissent soudain dans ma mémoire sans que j'aie la possibilité de les tenir ; un engourdissement m'empêche de bouger alors qu'un danger survient ; des proches disparaissent, je les cherche et ne les retrouve pas ; les morts reviennent et me mettent dans l'embarras, parce que je sais qu'ils ont disparu et eux, manifestement, l'ignorent...

Qu'est-ce que le rêve ? Une suite d'histoires angoissantes et absurdes. Ou ça le serait s'il n'y avait sa géographie.

Ça se passe ainsi : certains jours je suis bien éveillé dans un bistrot, lors d'une promenade dans la campagne, à la fenêtre d'un wagon. Soudain une impression de déjà-vu fait irruption. Elle double le moment, sans que je puisse comprendre immédiatement à quoi elle renvoie. Ça surgit, très rapide mais gratifiant, dans une explosion de sentiments agréables, de sensations colorées, de parfums. Et vient là-dessus une impression de profondeur, comme si cet éclair désignait un sens caché qui pourrait être satisfaisant à condition qu'on le mette à jour : il semble proposer une réponse, la même qui est incluse finalement dans chaque seconde de notre vie, mais qui nous échappe, dont on sait qu'elle ne peut que nous échapper. Pendant ces moments, elle est proche, on croit qu'on va pouvoir la découvrir. Mais elle contient aussi une urgence : il faut se dépêcher ; ça va disparaître.

Cette impression est comme un fluide, qui jaillit, puis s'écoule en se diluant. On a aperçu quelque chose à travers la déformation qu'il donne aux apparences, comme la vision d'un objet qu'on plonge dans un étang nous dévoilerait sa vraie forme. Mais le révélateur disparaît, il ne reste que le réel, qui est un coin de banlieue vu depuis la fenêtre d'un train, un arrangement de rochers et de sapins autour d'une cascade, le comptoir d'un bistrot derrière lequel s'alignent des bouteilles de toutes formes et de tous contenus : des figures bien présentes, dont certaines ont du charme, donnent du plaisir, mais sans promettre autre chose que leur existence.

Parfois, ça se termine ainsi, ça reste une expérience un peu décevante, une promesse non tenue. Mais d'autres fois la mémoire travaille, convoque, sépare, et c'est clair, assez vite : en apercevant ce hangar de menuiserie et l'arbre de sa cour, ce héron qui s'envole sur le lac, je sais où je les ai déjà vus : en rêve. Ou plutôt, ce n'est pas exactement ça. Cette vue est comme une fenêtre dont la vitre laisse passer une autre réalité, qui est un aspect d'un territoire homogène, cohérent, durable : celui où je me rends lorsque je rêve.

Contrairement au discontinu des histoires dont je me souviens au réveil, qui composent de petites séquences que rien ou presque ne relie aux autres, ce territoire a sa cohérence. Il forme un pays où je sais que je vais chaque soir.

Peut-être me serait-il possible, avec un peu d'application et en prenant des notes au réveil, d'en dresser la géographie. Elle me permettrait de constater que l'ascenseur angoissant se trouve dans l'immeuble au bas duquel, une autre nuit, je tente de rejoindre quelqu'un qui disparaît au bout de la rue alors qu'une paralysie des jambes empêche mes mouvements ; que la forêt où je suis perdu jouxte le hameau où j'erre alors que je devrais me rendre ailleurs pour un rendez-vous essentiel, j'avais tout arrangé pour y être et ne comprends pas comment il se fait que je me retrouve, à la place, dans un village qui est celui de mon enfance en même temps que tous les autres villages...

Il y a quelque chose de différent entre ce lieu onirique global et les scénarios qui s'y passent. Si le temps de mes rêves, c'est-à-dire les événements qui y apparaissent, est source d'angoisse, l'intuition de leur espace est lié à autre chose : un bonheur. Son unité s'oppose au discontinu et à l'absurdité de ce qui arrive. Contrairement aux malaises des anecdotes qui reflètent les craintes et les soucis du quotidien, la perception de cette géographie immatérielle me donne de la joie quand je la découvre ainsi, doublant le réel, dans un moment inattendu, à une table de bistrot, lors d'une promenade, dans un chemin de fer qui frôle le lac.

Double face du rêve : c'est comme si existait, en parallèle de notre monde, un continent dans lequel adviennent des histoires terribles pendant la nuit, mais qui le jour se révèle plein de lumière, de calme, de luxe et de profondeur, sur lequel ouvrent des fenêtres d'analogie ou de comparaison, qu'on peut ensuite retrouver par la songerie et le souvenir - et qui rend heureux, et plus apaisé.

Itinéraire des rêves

Je croyais noter les rêves que je faisais : je me suis rendu compte que, très vite, je ne rêvais déjà plus que pour écrire mes rêves.
Georges Perec, *La boutique obscure*

J'ai noté mes rêves depuis la nuit du 9 janvier 2018. Le carnet est posé sur la table de nuit. Un stylo coincé à l'intérieur marque la page en cours.

Je me couche dans la grande chambre aux murs peints en vert amande. Avant de m'endormir je me terre dans l'épaisseur du matelas comme un animal des bois ou des montagnes. C'est un rituel. Je m'abrite sous la couche des couvertures et je creuse mon empreinte. Aussitôt les signes de l'endormissement apparaissent. Il y a un profond accord. Depuis mon lit je vois dans l'encadrement de la fenêtre la cime du peuplier. Parfois la lune se glisse entre les hautes branches comme une monnaie dans une enveloppe de dentelle. Sur le souffle sonore du dernier train le pli de l'errance est pris. Onirique.

La nuit est un voyage.

Reliée ainsi terre-ciel je dors. L'idée de me réveiller volontairement en pleine nuit, au bout d'un cycle de sommeil, pour en capter les rêves, ne m'effleure pas. Si je me lève c'est pour ouvrir la fenêtre. Un interstice même minime suffit à me reconduire dans le sommeil. Je n'ai jamais retenu de rêve au milieu de la nuit. J'ouvre la fenêtre et je me rendors.

Tous mes rêves notés sont donc ceux de la dernière vague nocturne, celle qui caresse la rive du jour.

Je note les rêves sans réfléchir suivant le cours des idées, dans une sorte de transe. Une image entraîne un mot et ainsi de suite. Parfois un fil qu'on croyait perdu se retrouve sous le stylo et dans le mouvement de la main.

Après trois mois, j'ai relu les rêves et j'ai remarqué que des motifs apparaissaient :

Des foules, des gens, des inconnus |||

Des maisons |||

Mes enfants |||

De l'eau |||

Des voyages |||

On trouve aussi beaucoup d'animaux dans mes rêves :

Hippopotame

Nous avançons. La mare s'est transformée en rivière profonde, il faut nager. Soudain je n'y suis plus, je vois les autres de l'extérieur. Un groupe d'hippopotames s'avance. Ils déplacent de l'eau de leur masse immense. J'ai très peur. Je ne vois plus Marin. Je me dis qu'il va être noyé. Mais après un moment de flou où les animaux se mêlent aux humains et les dépassent, je le revois, il s'est débrouillé, il sait nager maintenant, je suis fière de lui, il est arrivé.

Tigre

Cheval

J'ai un cheval. Il est fin et de couleur roux-beige. Très beau. C'est un cheval HP car il comprend tout. Je le monte je suis assise sur son dos près de l'encolure. C'est agréable. Sentiment de sécurité bonheur bien-être.

Renard

Cochon d'inde

Ma mère possède un gros cochon d'inde blanc de la taille d'un chat. Je vais chez elle. Elle porte l'animal dans ses mains et dans ses bras.

Serpent

Il y a un arbre. Juste devant, presque de la même largeur que le tronc, un énorme serpent suspendu à une branche, tête en bas, qui se réveille. Sa peau est poilue, velue, comme du velours brun. Il nous regarde, moi et une femme qui est mon amoureuse. Il ne faut pas avoir peur juste continuer son chemin. Plus loin apparaît un tigre, mais pacifique

Poissons

Têtard

Chatons

Le marchand va puiser les poissons au fond de sa boutique et les met dans un sachet transparent plein d'eau. L'eau fuit car un coin du sachet est percé. Un poisson... je le trouve par terre il est encore vivant (à ce moment je réalise qu'il y en a deux). Je rajoute de l'eau (attention car sur la fin elle est tiède). A nouveau, le puits. Je trouve un seau où mettre les poissons. Tout le temps il y a menace de le voir déborder. Je mets deux chatons avec les poissons dans le seau. Réalise au dernier moment que c'est stupide car ils pourraient manger les poissons. Finalement je pense que je pourrais les mettre dans le puits avec les autres.

Salamandre

Je cherche Sophie, je la côtoie, puis je la cherche dans une salle pleine de petits animaux, je l'appelle, elle, et une salamandre, j'attends cette salamandre sans savoir si elle vit toujours, je suis triste à l'idée qu'elle est peut-être morte depuis l'année dernière.

Fourmis (géantes dans un micro-monde)

Moustiques

Certaines situations reviennent dans mes rêves, inlassablement.

Par exemple :

Chercher perdre retrouver réunir ne pas retrouver

|||||||

Voyager se déplacer visiter |||||||||

Vivre un moment érotique |||||

Donner un cours ou une conférence une interview ou étudier écrire |||||||

Voir ou remarquer des couleurs particulières |||||||||

Conduire un véhicule |||||||

Et des objets dont certains apparaissent plusieurs fois : des coffres ou des boîtes, des clés, des affaires hétéroclites, des déchets, du foin, des jouets, des drogues, des livres (dans l'un, on peut entrer), des tableaux, des vêtements (mis, enlevés, salis, mouillés, séchés), des portes (ouvertes, fermées, passages, placards), des machines, des attractions de foire, des sacs, mon portemonnaie, des bagages (perdus, trouvés), des couteaux (à lames effilées ou en plastique), des manuscrits.

Des objets précieux, des pierres. Un trésor.

Le plus frappant, ce sont les maisons, innombrables, toutes différentes, et la présence de l'eau, obsessionnelle.

Bribes :

Nous devons emprunter une attraction, une sorte de manège, une tour dont chaque étage est un nouveau tour de manège, spirale infinie. Je suis assise à côté de Marin dans le balcon rond qui tourne. Doux vertige. C'est au-dessus de l'eau. Beau paysage, eau comme un miroir.

Maison. Endroit fourmillant. C'est tard. Il faut que je couche les enfants. Il y a beaucoup de salles des couloirs des lieux. Je culpabilise, c'est deux heures du matin et ils ne sont pas couchés. Je ne trouve pas Romane elle a disparu ; je suis dans un état d'esprit tel que je pense que je ne la retrouverai plus.

Je reviens dans la maison pour reprendre ce qu'on m'a volé. Mais une chose subsiste. L'homme va dans le canal central de la pièce qui ressemble à un manège ; et il flotte dans l'eau, mon objet précieux, c'est une barbie à ailes roses, cet objet contient tous mes récits et mon histoire, le gros homme les prend les divulgue à haute voix, c'est désagréable, je lui lance des objets, des jouets, à la tête, pour qu'il soit assommé et se taise.

Rêve d'un plan d'eau à traverser. En fait c'est la mer. Je suis au bord de la mer, dans un village, une ville où j'ai dû retrouver mon chemin alors que je n'avais plus rien. Ici la tradition est de se jeter à l'eau avec tout, objets, vêtements, bateaux. Tout le monde le fait. Je regarde cela par ma fenêtre et je sais que je vais le faire aussi.

La maison est là, c'est l'ancienne maison des Charmilles, elle est belle entourée d'un parterre de fleurs à petits pétales mauves comme des feuilles de biloba. Dedans cela ressemble à une crypte, une chapelle, un sol de petits cailloux gris concassés, et de fines colonnes de pierre grise. Les pièces sont petites.

Beaucoup de gens, des personnages peuplent mes rêves. Inconnus ou identifiés.

Des hommes

Des femmes (vieilles, jeunes)
 Des gens qui méditent, chantent, voyagent, marchent
 en procession, mangent, patinent, attendent quelque
 chose de moi qui suis en retard et qui ne trouve plus
 le dictionnaire devenu illisible...
 Un nourrisson (presque un fœtus)
 Mon père / Ma mère / Patrick / Romane / Marin /
 Florence / Freddy / Christiane / Antoine / Madeleine
 / Marc / Vincent / Gilles / Daniel M / Daniel F /
 Jeanne / Sophie / Jean-François / Michel / Paul
 / Isabelle / Maïa / Philippe / Patrick F / Viviane /
 Claude B / Marie-Christine / Roger F / Prince / Jean-
 Paul / Marie-Jeanne / Frédéric
 Et plusieurs aspects de moi-même : transformée,
 rajeunie, vieillie, féminine, masculine (parfois je rêve
 que je suis un homme).

Les rêves me donnent cette impression
 d'itinéraire qui me conduira quelque part ; et
 les angoisses, mêmes diffuses, même fortes,
 les pertes, même importantes, les deuils et
 les chagrins, ne parviendront pas à m'écarter
 d'un chemin qui s'obstine à être suivi, qu'il
 soit droit ou en méandres.

Je suis dans un lieu de beauté, sans doute en Italie ou
 en Corse car il y a cette couleur jaune mordoré, et la
 mer. C'est un village. Je ne suis pas seule. J'ai – nous
 avons?– loué un logis au bout d'un chemin dans le
 village étagé. A l'intérieur il y a plusieurs assiettes
 ou boîtes ouvertes avec des pierres comme des
 aventurines ou plutôt des citrines. Il y a aussi mon
 ordinateur. Un groupe de jeunes voyous séduisants
 m'ont vue prendre le chemin. Cela fait plusieurs
 jours qu'ils cherchent à comprendre où je loge car ils
 veulent quelque chose. Malgré tout j'ai quitté le logis
 sans fermer la porte à clé. L'un d'eux se précipite sur
 le chemin dès que je viens en sens inverse. Je reviens
 sur mes pas, me trompe, retrouve le logis. Le voyou
 est dedans, il fouille, il ne vole pas les affaires car
 il cherche quelque chose de précis, cela, je sais que
 c'est la perle que j'ai autour du cou et qui est cachée
 par du cuir noir, dans lequel elle est sertie. Il ne le
 sait pas. Je vois son regard qui est comme une pierre
 précieuse. Fascinant. Je lui dis qu'il pourrait fasciner,
 s'il cessait de chercher le trésor qu'il convoite. Il y a
 dans la pièce voisine quelqu'un qui m'aide et qui est
 au courant du secret, qui cherche à me protéger. Je
 n'arrive pas à identifier cette personne. Mais je ne lui

donnerai pas la perle qu'il cherche à prendre pour la
 protéger.

Plusieurs dames me font savoir que je dois remettre
 quelque chose à un homme. Je mets cette chose
 dans une petite boîte en carton avec une inscription
 dessus. Puis plus tard je dois récupérer mon bien.
 C'était prêt. Je dis aux dames : voilà... je l'ai
 récupéré. Ou alors j'ai demandé à l'une des dames
 d'aller le rechercher. Je ne sais plus. Mais quand je l'ai
 à nouveau je m'aperçois que j'avais dessiné des cœurs
 sur le carton. J'espère que personne ne l'a remarqué.
 Une dame me dit que mon écriture ressemble à
 celle de cet homme. Je suis étonnée, il me semble que
 non.

Maintenant je suis avec des enfants. Il faut trouver
 une idée de jeu dehors. Une dame propose un jeu où
 le signal est un couteau. Elle prend le grand couteau
 de cuisine. Tous sortent et jouent, tout un groupe
 d'enfants. Je cherche un couteau moins dangereux.
 Patrick m'aide à chercher. Je lui donne un couteau
 lego en plastique. Il doute, il dit que ça ne fait pas
 assez vrai. Il propose un autre couteau mais il est
 dangereux. Nous retrouvons toutes sortes de couteaux
 cachés. L'un a le bout de la lame recouverte, pas toute
 la lame. Finalement... sera-ce la lame en lego ?

Je suis dans un train avec Patrick. Nous revenons de
 quelque part avec une grande quantité de bagages,
 très grande, étalés dans tout le wagon. Je dis à Patrick
 qu'il faut rassembler les affaires car on va descendre
 bientôt mais il dort. Quand il se réveille je lui dis que
 nous devons descendre à Vevey mais il sort du train
 pour faire quelque chose d'officiel en rapport avec
 les billets. Je range les choses, je n'arriverai jamais à
 tout faire seule et en plus nous n'avons plus certaines
 caisses ou valises. Je me demande si j'ai perdu mon
 sac personnel mais non je le retrouve intact (il n'y
 a pas que des vilains dans ce monde). Patrick ne
 peut pas remonter dans le train déjà reparti, je le
 vois sur le quai, le train part, je suis seule, tant pis
 je n'ai pas peur je continue de ranger. Je me dis que
 je m'arrêterai à Lausanne pour changer de train et
 revenir à Yverdon. Mais comment porter tout cela
 hors du train ? Il faudra demander de l'aide. Face
 à une grande quantité de choses, bric-à-brac jouets
 paillettes kitch, jeux de magie, perles etc., je décide
 de tout donner à une femme qui est magicienne et à
 un enfant, ils en feront bon usage.

Il y avait une grande quantité de vêtements qui étaient à moi. Je les rassemblais. J'en faisais des tas, je les emportais. Il y a un moment où j'ai mis une jolie robe avec une jupe évasée mais assez courte et en dentelles. Aussitôt que je l'ai mise je suis tombée dans un bac en alu plein d'eau sale genre eau de vaisselle où a baigné de la nourriture. La robe est sale et je me dis qu'une fois qu'elle sera sèche cela ne se verra plus beaucoup. Il y avait des témoins à cette scène, des personnages féminins, des dames.

Je fais avec ma famille, nous l'avons décidé, le tour du monde en camping-car. Il y a quelque chose de joyeux et de coloré. Le véhicule est sur le parking, places visiteurs, du quartier de mes parents. Une femme sort pour me dire que ça ne va pas être possible. Puis elle rentre dans son immeuble. Je sors du linge à sécher, et je m'installe sur le parking comme sur une place pour faire le repassage. Il y a beaucoup de linge de diverses couleurs. Impression de choses nombreuses qui débordent. Cette femme ressort de son trou pour me dire que là, *c'est même pas en rêve*. Alors je la renvoie vertement en lui disant que *oui il faut vivre ses rêves*. Intimidée elle repart. Elle est brune d'âge moyen, ronde avec un tablier dans les bleus.

Je suis encore une fois dans le quartier de mon enfance. Je dois remonter le chemin pour aller dans l'immeuble où j'habitais. J'aurais pu passer par le bas, par le parking, mais non je veux passer par le haut ; et là comme ma conscience s'y attend, le passage est bouché par des travaux, route ouverte, ouvriers, et seul un tout petit passage existe, rempli de gens venant en sens inverse, et il y en a de plus en plus qui veulent emprunter ce passage. Mais je ne suis pas décidée à renoncer. Je vais forcer le passage et les obliger à reculer ou à se pousser. Je le fais. Je passe. Je ne crains pas le regard des ouvriers. Je descends ensuite vers mon ancien immeuble. Et soudain c'est comme si je revivais ces sensations de mon enfance, dévaler la pente en courant, le bruit des pas qui frappent le macadam, les jambes qui se freinent, les escaliers, le bruit caractéristique de la porte vitrée de l'immeuble qui fritte en bas, bruit métallique, la légère résonance du hall et son odeur, et le cliquetis du bouton de l'ascenseur en plastique transparent qui s'enfoncé et se colore de rouge une fois allumé, on le presse du doigt puis on le relâche pour qu'il fasse son bruit de

ressort, et puis le son sourd de la cabine qui s'ébranle une fois appelée. A ce moment je verse des larmes car je sais que j'ai été heureuse, ce sont des moments où j'ai été heureuse, tous ces retours d'école, cette joie de courir dans la descente, d'appuyer sur ce bouton de tirer la porte de cet ascenseur de la bloquer du pied et de monter jusqu'à l'appartement où je retrouvais ma mère.

Je rencontre Marie-Christine et elle me parle d'un lieu idéal que je vois sur la carte, un lieu magique, qui a toutes les qualités, sec mais humide juste pour faire pousser des plantes quand il faut, un lieu près de la côte, c'est Dacier en Drôme, lieu de la perfection où il faut aller et où j'irai bientôt.

Je suis arrivée dans une salle et c'est là qu'est la tombe. Un Maître est mort récemment, il a été placé là il y a très peu de temps. Il y a du désordre dans cette salle, des déchets. La tombe est comme une table. Elle ressemble à la table de la salle à manger, même bois, même couleur rouge et brun. Je me mets à ranger et à nettoyer. En nettoyant la table je sens la présence du Maître. En fait c'est mon travail maintenant de nettoyer cette tombe. Un être de lumière est à côté de moi. Il y a la tristesse de la mort mais en même temps la sérénité de la présence.

Qui sont les dames de mes rêves ? Sont-elles des guides, des anges, ou au contraire les gardiennes des anciennes certitudes que je vais laisser derrière moi comme des épaves, afin de retrouver le chemin ? Et pourquoi la tombe, la mort, dans le rêve emplie d'une présence si sereine ?

A quoi servent ces rêves qui détiennent aussi les secrets ? qui disent l'inavouable ? Révèlent le moi et ses désirs dans les détours à peine cryptés des signes ?

L'itinéraire des rêves.

Ils mènent, sans doute, là où les temps et les lieux se confondent, le temps d'avant, le temps présent, le futur, celui que la mort même n'interrompra pas, l'espace de la terre, celui d'un possible éther; l'espace du dedans, les lointains dont l'issue nous semble si proche et si, infiniment, là.

Valérie Gilliard,

L'homme au pull rouge

Une nuit semblable à toutes les autres, tandis que je nageais dans les profondeurs secrètes de moi-même en quête de la vérité qui tremble sous les apparences, un homme est entré dans ma tête sans bruit. Il avait un visage taillé au couteau, des yeux ardents, un pull rouge et il marchait pieds nus.

Le soleil brillait haut dans le ciel et j'avancais d'un pas léger sur la route qui sillonnait à travers les champs. Au loin, des collines ondulaient à l'infini avec, à intervalles réguliers, des ifs droits et noirs qui se découpaient sur le ciel bleu de l'été. Ci et là, dans les champs, gisaient des ruines ornées d'ombelles et de masques gravés dans la pierre dorée. La lumière tombait du ciel, drue et intense.

Quand une silhouette a surgi devant moi :

« *Bonjour* », a dit une voix grave.

« *Bonjour* ».

« *Nous nous connaissons depuis toujours, mais vous ne le savez pas encore.* »

« *Ah !...* », ai-je répondu.

Je n'étais même pas étonnée. Dans les rêves, on ne s'étonne de rien et on va de l'avant avec ce qui est donné.

« *Venez* », m'a-t-il dit d'un ton qui ne laissait nulle place à la contestation.

Il souriait avec bienveillance dans son pull rouge, alors j'ai obéi sans hésitation et nous avons cheminé en silence, épaule contre épaule, avec la chaleur de son bras qui réchauffait mon bras.

Un grand mur s'est dressé à notre droite, comme surgi de terre, un reste de château dont l'ombre bienfaisante s'étendait sur les champs, à l'abri des regards. Nous nous sommes regardés. Il a souri et j'ai fait oui de la tête. Les rêves, c'est formidable, on peut tout se permettre, y

compris de se donner à un inconnu.

J'ai frissonné et j'ai perdu ma force. Je suis tombée dans l'herbe et l'inconnu me serrait si près que je l'ai emporté dans ma chute. Dans l'ombre du mur, nos gestes étaient doux et naturels, avec une force par en dessous et un plaisir d'une intensité telle que j'ai compris qu'il avait raison. Nous nous connaissons depuis toujours.

A cet instant mon réveil a sonné. Mon amant s'est volatilisé, ainsi que le mur, les champs et le soleil.

C'était l'hiver. Il faisait encore nuit dans ma chambre et le froid sifflait par la fenêtre entrouverte. L'application « *réveil en douceur* » de mon téléphone diffusait une vieille chanson mélancolique. Je me suis levée avec la tête pleine de cette rencontre, et des frissons dans la chair.

Je me suis rendue à mon travail et j'ai accompli ces gestes quotidiens qui remplissent les journées avec rien. L'homme au visage taillé s'est peu à peu effacé de mes pensées, comme le font les personnages des rêves qui s'évaporent dans les limbes.

Sauf que la nuit suivante, il est revenu.

Je me trouvais dans un port où ondulaient côte à côte des navires d'acier grands comme des cathédrales. Ils fumaient et se cognaient avec des bruits métalliques. A mes côtés, une lourde malle de cuir et de bois attendait, comme moi, l'heure d'embarquer. Je me demandais comment j'allais la hisser sur le paquebot quand je l'ai vu, souriant avec ses traits découpés et ses pieds nus.

Il portait un pantalon large et une chemise blanche, et il avait noué son pull rouge autour de son cou. Moi, j'avais jolie robe gracieuse et légère, brodée de violettes, de roses et de marguerites, et qui se balançait au rythme de mes pas. Il m'a regardée et m'a dit :

« *Tu ressembles à une fleur* ».

Lui, il ressemblait à un oiseau et à la liberté. Tout comme la veille, le soleil brillait haut dans le ciel. Il a pris ma main dans la sienne et m'a attirée hors du port et nous avons abandonné la malle à quai aux bons soins du hasard. Un étrange mouvement, venu de l'intérieur, m'incitait à le suivre, comme si nous étions aimantés l'un à l'autre.

Nous nous sommes éloignés de la mer pour nous retrouver au pied d'une montagne aux pans escarpés.

« *C'est là-haut que nous allons. Il faudra grimper sur des rochers, ce sera difficile. Tu viens quand même ?* », a-t-il demandé de ses yeux énigmatiques.

J'ai pensé au bateau que j'allais manquer, et aux personnes qui m'attendaient de l'autre côté de l'océan. Peut-être étaient-ce mes parents, ou des amis, ou peut-être les deux, je n'étais pas très sûre, mais il me semblait que c'était important. J'étais saisie d'anxiété à cette idée, mais qu'y faire ? Alors j'ai dit oui.

« *C'est bien. Une surprise t'attend là-haut.* »

Je lisais de la malice dans ses yeux, mais moi, cela m'était égal, car sa peau brûlait contre ma peau tandis que nous marchions accrochés l'un à l'autre. Nous avons grimpé par des sentiers caillouteux, puis escaladé des marches hautes et raides, taillées dans la roche noire, presque à pic, où je glissais avec mes sandales d'été. Il me rattrapait en souriant, par la taille, par les épaules, les hanches. Je sentais la douceur de ses mains à travers le tissu léger de ma robe.

Je peinais, mais le désir que chacun de ses gestes diffusait sous ma peau, m'emplissait de courage.

« *Regarde, nous sommes arrivés. Voilà ta surprise.* »

Etrange surprise, ai-je pensé en regardant la direction où pointait son doigt. C'était une cabane de pierres, délabrée, avec des trous dans le toit et les murs de guingois, couverte de ronces et une porte qui battait. J'ai pensé une fois de plus à mon bateau qui m'attendait au port, à la malle qu'on allait me voler et à mes

parents, ou à d'autres gens. J'ai ai fait mine de m'en retourner, mais il m'a rattrapée par le bras.

« *Ne te fie pas à ce que voient tes yeux. La surprise est derrière la porte. Suis-moi.* »

Nous sommes entrés dans une pièce somptueuse avec des dorures, de lourdes tentures rouges et bleues, des tapis épais, des fontaines en émail multicolore qui chantaient et des coussins de soie.

Il a entouré ma taille de ses mains et a posé ses lèvres sur les miennes mais, juste à cet instant... je me suis réveillée tenaillée par une soif ardente. Je me suis assise sur mon lit dans la chambre glacée avec la soif qui me brûlait la gorge. C'était tout ce qu'il me restait de cette ascension nocturne. La soif.

Je me suis levée et j'ai fait bouillir de l'eau pour un thé que j'ai bu lentement avec les yeux fermés, tandis que se répandait autour de moi un parfum de bois fumé et une chaleur douce. C'était bon. J'ai observé ma chambre qui était comme d'habitude et qui était différente. L'homme aux pieds nus me manquait et j'aurais voulu connaître la fin de l'histoire avec la liberté et la cabane enchantée et les mains de l'homme autour de ma taille.

J'ai enfilé mon manteau et j'ai marché jusqu'à mon travail. Je sentais la présence du pull rouge avec sa bienveillance et son épaule contre la mienne.

La nuit suivante, il est revenu. Nous nous sommes aimés sous un saule dans les herbes hautes. Puis la nuit suivante aussi. Puis la suivante. C'était comme si nous avions rendez-vous. Je fermais les yeux. Je m'endormais. J'entrai dans le rêve et il arrivait. Et moi, de rêve en rêve, de nuit d'amour en nuit d'amour, je suis tombée amoureuse. Je vivais mes journées en pensant à mes nuits. Notre aventure avait pris toute la place dans ma vie. Et sans doute dans la sienne aussi puisqu'il revenait toujours.

Ensemble, nous avons traversé des déserts et des forêts obscures, des villes abandonnées et des mers. Nous avons parlé, nous nous sommes aimés et nous nous sommes tus aussi. Il y avait toujours du soleil. Nos nuits étaient si

lumineuses! Je tremble quand j'y pense. Je me souviens du plaisir et de l'odeur de l'amour.

C'était comme un seul long rêve, dont je reprenais le fil, nuit après nuit.

Puis, le rêve s'est effiloché Et moi, j'ai sombré.

Un matin de printemps, à six heures, un merle s'est mis à siffler sur la fenêtre et m'a réveillée en sursaut. Le pull rouge n'était pas venu. Peut-être était-il en retard?, ai-je pensé. Comme c'était dimanche, j'ai voulu me rendormir pour aller l'attendre de l'autre côté, mais en vain.

Le dimanche suivant, après sept longues nuits d'absence, il est réapparu avec le soleil et son sourire. Puis, à nouveau, il a disparu. Puis, il est revenu. La journée, je pensais à lui et je vivais dans la crainte qu'il finisse par ne plus revenir. Où le chercher ? Je ne le savais pas. Le désir et la peur en moi dansaient une valse si dense que j'en perdais le sommeil. Cette situation était absurde, puisque dormir était la condition pour le revoir. Je tournais en rond.

Les rares fois où je m'assoupissais enfin, mes rêves partaient en lambeaux. Le pull rouge passait derrière un arbre, puis s'évanouissait en emportant le soleil. Autour de moi s'étendaient à l'infini dans la pénombre des paysages décharnés et je me réveillais en sursaut.

Comme je ne pensais qu'à dormir, j'ai cessé de dormir. Je passais des nuits entières, les yeux ouverts à me dire que le pull rouge me cherchait sans me trouver et qu'il allait se lasser et disparaître à jamais. Cette pensée augmentait encore ma nervosité. Peu à peu, j'ai cessé de me lever. J'ai perdu mon travail et j'ai éloigné mes amis. Partout autour de mon lit taché de sueur traînaient des vêtements sales, des bouteilles vides et des restes de repas. Seule ma mère passait de temps en temps pour m'apporter de quoi manger. Mon appartement s'était assombri. La lumière semblait le fuir comme elle avait fui mon cœur.

J'étais devenue une ombre à cause d'un fantôme aux pieds nus qui m'obsédait et que je ne parvenais plus, malgré tous mes efforts,

à rejoindre. La vie sans lui n'avait aucun sel. Alors, j'ai voulu mourir pour passer de l'autre côté du miroir où je croyais qu'il m'attendait. Un matin, désespérée de voir poindre le jour, épuisée de fatigue et tremblant d'énervement, j'ai avalé une boîte de somnifères. C'est ma mère qui m'a trouvée et qui a appelé les secours.

Mon médecin a diagnostiqué une dépression sévère et prescrit une cure de sommeil. J'étais ravie. Plus je dormirai, plus j'augmenterai mes chances de retrouver le pull rouge. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Les sédatifs et les hypnotiques ont effacé toute possibilité de rêve dans mon cerveau, et par conséquent tout espoir de le rejoindre.

On dit que le temps guérit de tout et c'est vrai. Je suis sortie de l'hôpital après plusieurs mois de cure et peu à peu, j'ai repris une vie normale. J'ai retrouvé un travail, rangé mon appartement et renoué avec mes amis. La nuit, je dors.

Le jour, je pense à lui. Qui sait ? Peut-être que sur une planète inconnue, à l'autre bout de l'univers, un homme aux pieds nus, avec un pull rouge noué autour du cou et la liberté en bandoulière, attend la nuit pour vagabonder de rêve en rêve à ma recherche et peut-être qu'il finira par me retrouver ?

Une illusion que je me fais ? Une obsession de mon cerveau malade ? Non.

Il y a une semaine, dans un marché fantastique qui vendait de tout, des costumes de théâtre, des pots de confiture géants, des meubles d'églises et même des éléphants qui balançaient leur trompe en rythme, j'ai aperçu un pull rouge. D'étal en étal, il fendait la foule des badauds et semblait chercher quelque chose ou quelqu'un. Je portais ma jolie robe, celle avec les roses, les violettes et les marguerites brodées. J'ai couru vers lui, mais je suis arrivée trop tard. Ce n'est pas grave. Il reviendra. C'est juste une question de patience.

Fabienne Bogadi

Les yeux dans les yeux

À nouveau, le choc m'a réveillé.

Est-ce une punition pour n'avoir pas répondu la première fois que j'ai entendu le son de ta voix, aussi clair qu'un appel ? À ce moment-là, je n'avais pas osé y croire, imaginant que mon inconscient avait probablement créé ce phénomène à fin de me soulager. Je m'applique aujourd'hui à rechercher ta présence avant d'ouvrir les yeux, dans l'état d'insouciance précédant le lever du soleil. Mais le choc de la tôle ne cesse de se répéter, anéantissant tous mes espoirs.

Assis en caleçon au bord du lit, je fixe un point sur le sol en essayant d'agrandir ma pensée, et laisser toute la place au silence pour t'écouter. Tu t'es tue. La collision du mur contre lequel ta voiture s'est fracassée, ancrée au tréfonds en moi. Me voilà l'unique rescapé de notre histoire, étranger à moi-même, traversant le corridor de l'appartement en essayant de retracer quel chemin tu as emprunté pour me parler. Mes yeux se voilent, effaçant peu à peu la vision de ta silhouette devant moi. Je rassemble les plus infimes sensations que je perçois comme si je pouvais retourner aux origines de notre amour. Au fil du temps, le café matinal suffit à exciter ma vigueur cartésienne, malgré que j'aurais préféré garder l'illusion de ta présence à la douleur qui reviendrait tout au long de mes journées au bureau, supplicier mon être tout entier. Je n'ai pas pu pleurer pendant des semaines. Mon égo se renforçait de jour en jour, et je parvenais bientôt à chasser la violence des circonstances de ta mort, fiévreux de récolter quelques signes de liberté. Je réalisais pourtant, que je ne pourrai plus jamais entendre ta voix si je persistais à nier la réalité. Ta réalité. Le deuil m'apparut préférable aux somnifères, alors que j'avais demandé à la femme de ménage de jeter tout ce qui t'appartenait : ta brosse à cheveux, tes sixtus, ton rouge à lèvres, et les sous-vêtements qui nous plaisaient. J'évitais de prendre ma voiture depuis ton accident, jusqu'à que ton frère avec lequel tu vivais avant d'emménager, me prie de venir chercher toutes tes affaires. Ce que je fis, le cœur muet. Ton aîné, toujours courtois m'obligeait à reprendre la partie. En rentrant, je rangeais les cartons dans la petite cabane au fond du jardin. Il me sembla agir à l'inverse de ce que je devais faire. Dès que je refermais la porte, l'espace alentours parut m'emprisonner dans un état d'âme si douloureux, que mon cœur parvint à transformer cette petite baraque en bois, qui n'avait à mes yeux que peu d'importance, en humble mausolée. Cet instant créa un tel changement en moi, que je décidais de prendre quelques jours de congé. Le lendemain, contrairement à mes habitudes, j'allais déjeuner dans la petite brasserie du quartier.

Il y a des matins où tout est calme, au point où l'on se mettrait à penser que le premier matin du monde pourrait bien ressembler à celui-ci. Il n'y avait plus de bruit dans la rue piétonne

qui dès l'aube avait vu descendre les riverains à leurs différentes occupations. Un jour privilégié. Le serveur semblait n'être là que pour moi avec une légèreté de celui qui n'a pas besoin de faire d'effort pour te servir. Quelques habitués lisaient les journaux. Mais quelqu'un vint rompre cette intimité, ou peut-être était-il déjà assis là, à la table, près du téléphone plaqué contre le mur. Il s'est levé, échangea au garçon un billet contre de la monnaie, et se dirigea vers le juke-box. L'aiguille se posa sur le vinyle dont les rayures résonnèrent dès les premières notes. L'homme est allé se rasseoir, a compté ses pièces pour retourner téléphoner entre les portes qui donnent accès aux toilettes. Le deuxième 45 tours s'est enclenché. Léo Ferré, *C'est extra*. On a commencé à sentir la pression de l'atmosphère augmenter. On connaît ça, la tranquillité au point où elle était, ne pouvait pas durer. En silence, on a tenté de calmer l'inconnu qui est revenu s'asseoir, et tenait maintenant sa tête entre les mains. Finalement, il s'est décidé à commander un taxi juste devant le bistro. Il a rapidement pris sa veste, l'a vêtue le temps de traverser le café, et a quitté l'établissement. Le moteur remplaça la chanson qui avait pris fin, avant de nous en resservir un dernier. Les premières notes tombèrent comme un marc de café du plafond, révélant la douleur de ce qui ne pourra jamais totalement sombrer dans l'oubli. Elles jouèrent pour nous quatre, cinq avec le garçon, *Ne me quitte pas* de Jacques Brel. Surpris par cette scène qui traduisait si violemment ma solitude, je me sentis prêt à m'effondrer. Mais quelque chose que je ne pourrais décrire m'invita à me remémorer ma rencontre avec toi, cinq ans auparavant à l'opéra. Ton prénom fit instantanément écho avec le poème de Louis Aragon, qui à l'époque parvint à m'ouvrir à des sentiments que je méconnaissais alors, et qui aidèrent plus d'une fois à consoler le jeune homme que j'étais.

Tes yeux sont si profonds que j'en perds la mémoire.

Quelle grâce vint alors me toucher pour que s'impose à moi cette icône pour la vie. : Elsa, femme entre toutes les femmes que je me promettais de connaître. Bien sûr que mes multiples rencontres ont peu à peu effacé le vœu que j'avais fait, révélant mon talent de chasseur pour collectionner les dames. Les années passantes avaient estompé mes prétentions, jusqu'à que j'entende à nouveau ce prénom. Je souris en pensant combien j'avais été maladroit en te demandant de me le répéter à plusieurs reprises, ainsi que j'aurai pu reconnaître celle dont j'avais tant rêvé. Heureux ! celui qui a cru à la parole, ne serait-ce que celle d'un poète ! Même si les mots s'étaient perdus parmi ceux avec lesquels je batifolais, je réalisais combien leur petite musique était restée au fond de moi. Tes premiers mots: *vous avez ses lèvres...* ou encore : *j'aime ne pas dire où je vais*, m'ont tant séduit. La femme libre qui les prononçait me fascinait déjà. Cet amour m'a dépassé au point qu'il me plut de le transformer en autorité ainsi que j'avais

vu mon père en user. C'est ainsi que je suis parvenu à rendre notre existence des plus banales. Je t'en ai voulu Elsa. Mon éducation dépassait de loin mes intentions. Ton insouciance, ta spontanéité te rendaient si adorable, alors que je leur préférais les démonstrations de mon règne. J'observais parfois les jeunes amoureux dans les jardins publiques, jaloux de leur pureté que j'avais sciemment écartée pour endosser mon rôle d'homme. Ce n'est pas des larmes de chagrin que je retiens, mais des larmes de rage que j'aimerais verser, tel un enfant qui a perdu son chemin, ses cailloux blancs. Il me semble n'être plus que l'accélérateur de la machine dans laquelle je t'ai laissé t'enfuir. J'ai tout essayé pour t'oublier. Je m'achetais une voiture d'une autre couleur, m'entourais d'amis, organisais maintes soirées plus folles les unes que les autres. Chacun m'encourageait à entreprendre une nouvelle vie, alors que tu n'avais disparu que depuis quelques semaines. Au fil du temps, le manque de toi s'imposa de telle façon que je commandais la transformation de la cabane du jardin en serre. La belle saison me permit de la fleurir profusément. Tes cartons descendirent à la cave. Les bouteilles que je possédais étaient disposées dans tous les coins, dont les plus chères se tenaient près des escaliers. Je pensais au premier bordeaux que nous avons partagé. J'avais par chance une bouteille de l'année de ta naissance, et je m'en suis procuré autant que j'ai pu, espérant ainsi en boire jusqu'à la fin de mes jours avec toi. J'ai demandé au menuisier du village d'inventer un emplacement spécial pour elles. Aujourd'hui encore, je suis incapable d'en déboucher. J'ai fait monter tes cartons au grenier. Je n'ai pas eu le cœur de le transformer en atelier afin d'honorer la promesse que je t'avais faite pour que tu y développes tes photographies. Je le regrette. Il existerait si tu n'avais pas pas été aussi docile. Je réalise qu'au fil du temps, tu t'étais mise à parler avec ces expressions des peu bavards qui ne s'expriment plus qu'au superlatif pour garder la tête hors de l'eau. Je ne le comprends qu'aujourd'hui. Je ne saurais dire si tu avais du talent. Mes aptitudes de bon négociateur semblaient suffire à équilibrer notre couple, sans que jamais je n'aie pu retrouver mon cœur d'adolescent. Le temps s'est arrêté bien avant que tu ne meures, Elsa. De t'avoir perdue a éveillé ma sensibilité. Fallait-il que tu disparaisses pour découvrir autant d'intensité ? La nature même paraît me parler de toi dans l'au-delà.

Un matin, avant que j'ouvre les yeux, la peur de la collision m'a poussé à t'imaginer dans mes bras. L'odeur de ta peau m'enivrait, je t'enlaçais, tu te laissais totalement couler en moi, jusqu'au moment où, je t'ai senti fuir alors que j'étais prêt à jouir, si heureux de te posséder à nouveau. Le bruit sourd de la tôle m'a arraché à ma victoire.

Les yeux levés au plafond, me voilà aussi vulnérable qu'en face de ma mère, qui n'avait pu garder secret son écoëurement de ma venue au monde. Comment puis-je encore aimer me

recroqueviller tel un fœtus, avec pour seul objet l'intensité de survie que donne ces commencements ? Tu étais innocente Elsa. J'ignorais la tragédie qui me poussait à te combattre. Ta joie légendaire compensait mes manquements. Je me sens si désemparé que je suis incapable de me demander à quel moment tu as commencé à ne plus vivre de bonheur à mes côtés. Comment pourrais-je aujourd'hui empêcher ton départ précipité de la maison ? Tu avais voulu reparler d'un enfant, et même s'il n'y avait que cela pour te tranquilliser, j'avais lâchement éludé la question. Mon chagrin génère à toute heure une lucidité qui m'oblige à admettre ma lâcheté. La mort semble donner vie à ce monologue. Le reconnaître. Tu es peut-être là quelque part à m'écouter.

Je suis retourné tenter ma chance dans la librairie où j'avais à l'époque découvert Paul Éluard. J'ai été attiré par les livres de photos en entrant. J'ai choisi celui qui était posé sur le présentoir, et suis allé m'asseoir. Acceptant l'inspiration du moment sans état d'esprit, sans préavis. Les photographies étaient faites dans différentes villes fantômes, d'où le titre : *Vestiges d'un monde oublié* de K.C. Miroirs de mon âme, de mes doutes, de mon égoïsme, de mon insouciance, de ma vanité. Trésors de l'abandon. J'étais à l'image de ce carnage matérialisant mon intérieur, dont je ne pouvais cependant m'empêcher d'admirer l'archéologie. Voir c'est croire. Le hasard m'amenait à me visiter intimement, et je reconnus trait pour trait le désert duquel j'étais né, et ce pourquoi je n'avais pu m'épanouir. Le fait de l'identifier m'a soudainement libéré de mes chaînes, et la nuit même, je t'ai aperçue au coin d'une ville inconnue.

La nuit même, je t'ai aperçue au coin d'une ville inconnue. Elsa. Nous sommes allés nous installer à une terrasse. Tu étais joviale. J'avais conscience de ma surprise, et du devoir de ne pas te la montrer, sachant que le plus infime retour sur le passé pourrait mettre fin à la joie de t'entendre me parler de ta nouvelle vie. J'ai dû faire un effort incroyable pour chasser toutes les images qui venaient instinctivement à mon esprit. Le téléphone de la police, le lieu de l'accident, la vitre de ta voiture explosée, l'image floue de ta tête sur le volant, le mur sordide contre lequel ton existence s'était terminée. Le temps avait passé, tu étais parvenue à me quitter, presque heureuse de me revoir. Ta dernière exposition avait eu lieu dans une serre grâce à un mécène. J'étais subjugué par tout ce qui t'arrivait. On venait de te mandater pour représenter la Suisse à la biennale de Venise. Depuis notre rencontre, cicatrisant mes blessures, la beauté qui m'entoure est celle que j' imagine dans tes photos. Je n'ai pas d'autres mots pour exprimer ce qui m'a amené à me transformer, à ne plus avoir peur d'aimer.

ICI

Ici, aucun vent ne souffle. L'air est épais, r che et sec. Le simple fait de respirer irrite les poumons, donne envie d'en ralentir la marche, d'abolir toute activité, même celle d'inhaler et d'exhaler cette pâte tiède. Pour autant, on ne saurait braver la chaleur et oser ne serait-ce qu'un bref déplacement, une élémentaire action, une infime contraction musculaire. La lumière est uniformément grise ou presque, elle devient plus sombre et légèrement ocr e sur sa partie haute. Un brouillard fin comme du tulle, qui voile toute forme, couleur, ligne dont on suppose la probable présence. Impossible d'évaluer une distance, une hauteur, une profondeur, un volume. Impossible de se situer. Intérieur ? Extérieur ? Quelque chose il y a, quelque part... cela semble évident ; à chaque appel, un écho rebondit, deux ou trois fois, selon l'ampleur de l'appel, du cri. Réponse mimétique du milieu ambiant. Chaque mouvement demande un effort considérable, aussitôt suivi d'un long moment de repos consacré à expirer au plus lent de nos capacités, méthode éprouvée pour rafraîchir les organes hypertrophiés par l'asphyxie. Nul son, hors sa propre voix et l'écho qui la suit. Nulle présence, hors cette impression de quelque chose qui s'élève, non loin, tout autour, fermé sans doute. S'en rapprocher semble difficile, en faire le tour à la recherche d'une issue, utopique. Pourtant il faudra bien s'y mettre, chercher le trou par lequel l'on s'est – ou l'on a été – introduit et le franchir en sens inverse. Réagir, entreprendre quelque chose, trouver l'issue, se sauver.

Au toucher, le sable est doux et accueillant, si fin qu'il semble liquide, le corps s'y enfonce en surface. Sa couleur uniforme s'éclaircit au loin, se fond à la brume.   la verticale, l'ombre semble provenir d'un plafond, un espace couvert donc, protégé. Mais à l'horizontale, rien qui permette de deviner si un mur... si rien... Seule cette lueur grisâtre de brouillard dense et fin à la fois, avec au fond une présence sensible si éloignée, invisible. Longtemps, rien ne change, hormis la position d'un doigt, d'un  cil, d'un dos, trop peu. Parfois  a siffle, de côté, de l'intérieur, à droite, puis à gauche. Et une mâchoire retombe, un scalp se tend, quelques osselets bougent et les oreilles finissent par se taire. Le temps n'est pas modulé par les variations inexistantes d'une lumière monotone et probablement artificielle. Cette impression de durée lente et continue, familière, et pourtant, cette sensation d'irréalité, de phantasme, de délire, de fiction. Va-t-on tirer le rideau ? Se réveiller ? Reprendre le contrôle ? Aucune piste, aucun indice, aucune orientation, aucune idée, rien. Rien que la touffeur accablante, l'épaisse et sèche densité fluide d'un gris chaud et lumineux, d'un brouillard fade et silencieux.

Et puis, peu à peu, à force de concentration – ou d'autosuggestion – dans la lumière uniforme entre terre et ciel, juste au dessous de l'ombre supérieure, comme surgie de l'agglomération de particules en suspension, une ligne à peine plus sombre se dessine, lente condensation en un fil fin et rectiligne. Cela décrit un cercle au loin, tout autour de soi et, imperceptiblement, acquiert un

mouvement vers le bas, d'une lenteur extrême. Un deuxième cercle se forme au dessus, et, de la même manière, entame sa lente et inexorable descente, puis un troisième, un quatrième, un cinquième... jusqu'à une douzaine de lignes matérialisées à partir de cette brume. Bien visibles, circulaires, équidistantes et toutes entraînées vers le sol. Et même plus bas, le sol n'existe plus. Le sable sur lequel l'on repose, oui, mais au-delà de cette assise, rien ne retient ces lignes de s'enfoncer et de donner ainsi l'impression que l'on s'élève en retour. La trame s'allonge. En haut, l'ombre s'éloigne. Les traits se multiplient. L'espace devient cylindrique, vertical et infini, ascensionnel et uniforme. Cette sensation nouvelle de légèreté ne dure pas, le déplacement ralentit, l'ascenseur s'enraie, stoppe.

A lors, le cercle s'agrandit, s'éloigne, on a l'impression que les lignes se tendent, s'affinent et s'aplatissent sur une surface sans limites, disposée frontalement, dans une seule direction, en face. Toute l'attention est focalisée de ce côté, plus rien n'existe que cette page immense couverte de droites parallèles, équidistantes les unes des autres. Et bientôt, on est entraîné vers ce réseau. On ne saurait dire s'il nous aspire, mais les lignes épaississent et s'approchent. Bientôt, on n'aperçoit plus que celle du dessus et celle du dessous, seulement ces deux-là, une en haut, l'autre en bas, deux barres parallèles auxquelles on tente de se raccrocher, mais elles sont si distantes. La lourdeur, l'engourdissement entraîne délicatement vers la ligne inférieure. À son contact, un vague équilibre s'installe, un peu de fraîcheur fragile ; l'emplacement semble tout désigné, stable, confortable: un acquis, un socle naturel, une base solide, un soutien ferme et tendu d'où entreprendre une nouvelle entreprise. On essaie de se relever, de se tenir debout et d'avancer le long de ce support, de ce tube noir et frais qui file droit devant, dans l'infinie profondeur grise ou ocre de l'espace, à présent canalisé.

U ne perception nouvelle, un bruissement naît du vide, du rien, un râle lent, permanent. D'abord imperceptible, lointain et monotone, puis se modulant, s'amplifiant : roulement, vibration, tremblement, craquement, oscillation rapide. Sous les pieds, cela frissonne, les portes bouillonnantes des plantes absorbent autant que possible l'onde tellurique. Le regard tourne, décrit un demi-cercle par la gauche. Les épaules n'ont pas le temps de suivre. S'approchant à grande vitesse, un rond, un simple rond surgi de nulle part, roule le long de la ligne basse. Un boulet ? Un ballon ? Il grossit en approchant et s'avance menaçant sur cette droite où l'on se tient debout, absorbant tant bien que mal la houle engendrée par le mouvement et le vacarme assourdissant. Même pas le temps de se poser la question du saut dans le vide, en un clin d'œil, ce trou noir se substitue à toute existence, la transmue en absence. Un point final, vide et continu.

**Serge Cantero,
Lausanne, février 2018**

Valérie Ivanović : Lettre ouverte

Lausanne, mars 2018

Cher Walter Benjamin,

J'ai devant moi la page où je lis votre notice de rêve datée de 1938. Vous étiez déjà exilé à Paris depuis des années et ici, en votre style dépouillé à l'extrême, couchée par écrit, se trouve *l'expression du contenu manifeste du rêve* qui, à mes yeux, se donne comme une anesthésie de l'instinct de fuite.

Qui suis-je moi-même maintenant, quel type de lectrice suis-je devenue, pour m'engager sur les traces du *rêve latent*, n'ai-je pas cru y déceler une fois, en 2001, au cours d'une étude critique à la loupe, la mémoire involontaire de votre propre représentation mentale de l'Exode...

Exil ou exode ? Diriez-vous là qu'il s'agit des deux pôles possibles ou improbables qui sous-tendent votre rêve, que je me permets de traduire ainsi :

J'ai beaucoup souffert des bruits dans ma chambre. La nuit dernière, le rêve a mis cela en exergue. Je me trouvais devant une carte géographique et tout à la fois dans le paysage qui était représenté par celle-ci. Le paysage était d'une effroyable désolation et sans végétation, il n'aurait pas été possible de dire si son abandon était celui de déserts rocheux ou celui du fond gris, nu, seulement peuplé des lettres majuscules. Ces lettres s'étiraient en faisant des courbes sur le support, comme si elles suivaient des chaînes de montagnes ; les mots qu'elles formaient étaient plus ou moins éloignés les uns des autres. Je savais ou j'appris que j'étais dans le labyrinthe du canal auditif. Mais la carte géographique était en même temps celle de l'Enfer.

De traduire enfin ce rêve après tant d'années m'oblige à revoir ce que je n'y avais pas vu, l'ayant lu pourtant couramment en allemand : le glissement naturel, dans une même famille de mots composés, de *Landkarte* (carte géographique) vers *Landschaft* (paysage), ou vice versa, car j'avais lu vos lignes sans entendre ni percevoir la répétition du mot *Land*. Je n'ai alors, aveuglée par je ne sais quoi, pas non plus saisi la nuance dans l'alternative proposée par le sujet rêvant, conscient au sein même du rêve du processus de son élaboration : «je savais (ich wusste) ou j'appris (erfuhr)» que... Il y a là une nuance de taille, étant donné que le sujet rêvant «apprend» certes, mais en l'apprenant de vive voix : par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre, ce quelqu'un d'autre, tout invisible qu'il soit, déterminant surtout l'emploi du conjonctif du verbe «être», dans la syntaxe du discours indirect en allemand.

Qui ou quelle est cette autre voix ? Qui vous dit de ne pas fuir à ce moment-là, qui ne vous supplie pas instamment de poursuivre votre exil encore plus loin que Paris ou Ibiza, à votre réveil le lendemain ; et pas, lorsqu'il sera trop tard, en 1940 ?

Je m'étais tout de suite arrêtée au mot «bevölkert», qui veut signifier comment les lettres majuscules imprimées peuplent, oui, vous dites bien «peuplent» la surface de la carte !

Il faut les imaginer dans une vastitude hostile. Elles sont plutôt structurées en un mouvement figé. Un mouvement que seule la lecture reprend en le décomposant. Un mouvement de longue marche. Une figure ainsi vue du ciel ou depuis un satellite, non pas comme une colonne de fourmis mais peut-être comme une cordée en haute montagne.

Une vision d'une netteté parfois tremblante, comme cet autre tracé, symbolique, d'environ trois cents personnes avançant avec lenteur, avec détermination dans l'immensité de neige et de glace en Montagne. Plus précisément dans les Hautes-Alpes, à six kilomètres de la frontière avec l'Italie. Car ce furent toutes ces personnes en France qui, au début de cet hiver, par une cordée de la solidarité, ont voulu inscrire la réalité et l'actualité du passage des migrants au Col de l'Échelle.

En relisant votre rêve de 1938, dont la teneur gnomique et idiosyncrasique en révèle la sublime terreur, je ne peux m'empêcher de penser à vous : tandis que vous gravissiez les sentiers rocaillieux des Pyrénées, à bout de souffle.

Je vous avais perdu de vue, Walter Benjamin, et soudain les circonstances de la vie me font retrouver vos écrits. Je peine pourtant à retrouver mon agilité passée dans la pensée dialectique. Je pensais pouvoir reprendre mes notes de lecture ayant abouti à un travail de thèse de doctorat... Je n'y comprends plus rien, à cette lucidité d'alors, qui me guidait jusqu'aux sommets de votre prose. Je ne retrouve plus le fil de mes analyses de texte. S'écroule donc la possibilité de la continuité ici même ; ici et maintenant.

Cependant mon impression première demande à être développée : et si ce rêve, de par son étonnante limpidité, du moins dans la formulation que vous en faites, n'avait pas constitué l'entrave fatidique à votre décision de fuir. Et ce, d'autant plus que vous connaissiez par coeur le célèbre mot d'Horace au sujet duquel vous aviez pu relever ce qui en demeure très discutabile, alors que vous étiez en route pour Ibiza (à plusieurs reprises en 1932 et 1933) : «J'étais là, debout et pensais au célèbre lieu commun d'Horace - *Mais celui qui fuit, et serait-il contraint de fuir sa patrie, ne se fuit-il pas lui-même ?* - et à ce qu'il a de très contestable. Car voyager, n'est-ce pas triompher, se débarrasser des passions enracinées qui sont attachées à notre environnement habituel et avoir ainsi une chance d'en cultiver de nouvelles, ce qui est tout de même bien une espèce de métamorphose.»

Si en 1938 les perspectives de la métamorphose par le voyage sont évidemment bouchées à jamais, auriez-vous renoncé à fuir pour ne pas vous fuir vous-même ?

En tant que sujet rêvant reclus dans le propre labyrinthe du canal acoustique, qui s'avère du coup être la carte de l'Enfer, l'écriture, en contrecoup, aura-t-elle figuré le seul «territoire» réel à même de faire miroiter l'identité de la Terre promise (das gelobte Land, dans la langue de Luther) ? C'est-à-dire que celle-ci aussi, tel l'Enfer du rêve de la carte géographique, aurait été parfaitement intégrée = intériorisée par le sujet pensant-rêvant-écrivain-marchant...

Freud parle de distorsion (Ent-stellung) notoire entre le contenu de rêve *latent* et le contenu *manifeste* à cause du travail du rêve lui-même (Traumarbeit) qui consiste, on le sait bien, à *censurer* le pur inconscient. Mais dans le rêve de la carte géographique datant de 1938, le souvenir latent de l'Exode doublé de l'expérience de l'Exil semble provoquer une quasi-sacralisation de la lettre en tant que telle, soudain douée de la faculté de «peupler» une surface grise et morne comme l'image de la désolation la plus extrême.

* * *

Un rêve posé par écrit sur papier perd sa qualité de rêve et devient *poème-image*.

Dès lors, il s'avère trop délicat de procéder à son analyse comme s'il s'agissait du récit oral proposé par un(e) analysant(e) (c'est-à-dire une personne engagée dans une psychanalyse) sur le divan de son psy.

C'est pourquoi les réflexions de Walter Benjamin consacrées à la mémoire involontaire dans un petit discours sur Proust prononcé à l'occasion de son quarantième anniversaire en 1932 sont fondamentales pour notre lecture de la notice datée de 1938.

Pour la connaissance de la mémoire involontaire : ses images ne surviennent pas seulement sans qu'on les ait invoquées, mais il s'agit même, avec elle, d'images que nous n'avons jamais vues avant de nous les rappeler. C'est ce qui apparaît le plus clairement dans ces images dans lesquelles - juste comme dans de nombreux rêves - nous pouvons nous voir nous-mêmes. Nous sommes face à nous-mêmes, tel que nous nous sommes certainement tenus quelque part, dans un lointain passé (Urvergangenheit), mais néanmoins jamais sous notre regard. (Traduction : Burkhardt Lindner)

Dans pareille rencontre avec soi-même, rien ne se passe dans la répétition : la vision que nous avons de nous-même n'est ni celle que nous aurions eue une fois si nous avions pu nous extraire de nous-même, lors d'une ex-stase par exemple, pour nous observer de ce point de vue. Elle n'est pas non plus la vision correspondant à l'expérience du miroir qui nous renvoie notre image sans illusion d'optique : éphémère et si fugitive.

Le face à face (qui n'est que *pour ainsi dire* «face à face»), se résume à une attitude : nous pourrions jurer que c'est vrai, mais sans preuve aucune (que nous pourrions retrouver le lieu (le quelque part), si....)

Que la finalité de la carte géographique du poème-image de 1938 soit de dénier sa place au sujet pensant-rêvant-écrivain... — voilà qui rend le face à face encore plus illusoire.

R. prémonitoire

Je veux rêver d'un homme
Venu avec la pluie
Lécher sur mon visage
Les larmes du soulagement

Paupières en lumière close
Mes fourmis ses abeilles
En osmose en overdose
Sa rosée mes falaises

En dehors du réel
Je veux rêver d'un homme
Qui me mangera toute crue
Sans recracher un os

Couchés en la verrière
De notre vil bestiaire
Repoussant les cauchemars
Aux cuirasses énervées

Il ne peut pas mourir
Il est le dernier risque
Qui fait tourner ma tête
Sur cette place de cirque
Là même où je danse
Pieds sur chevaux d'émail
Course immobile, transe
L'écume peinte au poitrail

Lui aussi rêve de moi
Son glaive en bissectrice
La sueur scintillante
Dans l'ombre qui attend

Pour m'offrir sans ruban
Ses gouttelettes ses gamètes
Mensonges et serments
Tressés dans mon dos nu

Au tribunal du lâcher prise
Les palpitations métèques
Forment à nos guises
Les projets intrinsèques

Mastiquant les sorties
De sa gomme hiéroglyphe
En cubes de hasard
A déchiffrer l'exil

D'orgie en sépulture
D'espoir en fusillade
Je rêve d'un homme qui passe
Sans point laisser de trace

Véronique Emmenegger

Un si beau rêve

Pour autant que je m'en souviennne – je ne note ni mes rêves, ni mes cauchemars – celui que je vais vous relater est le deuxième plus beau rêve de ma vie. Du premier, assez ancien, ma mémoire n'a presque rien retenu. Quant au second, récent, je voudrais bien pouvoir le rêver à nouveau ! Mais d'abord, il faut que vous sachiez : je n'aime pas que n'importe quel quidam se pique d'interpréter mes rêves et mes cauchemars, et d'ailleurs je ne les raconte que très rarement, car ce sont choses trop intimes ; je pense que seule une personne formée professionnellement et connaissant les avatars de mon histoire de vie, pourrait en donner des explications valables, et encore : dès le réveil, et bien malgré nous, nos souvenirs n'en sont plus que des interprétations personnelles et nous ne pouvons en livrer aux autres qu'un récit subjectif, incomplet, déformé par nos désirs ou nos peurs. Par contre, ce qui me paraît plus réaliste est, d'une part, de prendre nous-mêmes conscience de l'effet qu'ils exercent sur nous dans les heures ou même les jours qui suivent leur apparition et de méditer, pour nous seuls ou en partage avec un thérapeute, sur ce qu'ils pourraient éventuellement nous dire de notre état psychique du moment, sur notre façon d'envisager et de gérer l'existence. Mais venons-en au fait – compte tenu des réserves ci-dessus.

Je rêvais que j'étais couchée dans mon lit, sur le côté gauche, en chien de fusil, exactement comme dans la réalité. J'ai alors senti une présence animale allongée contre moi, lovée dans la même position. Trop grande pour être un chat. Je crus comprendre qu'il s'agissait d'un chien (je préfère les chats aux chiens dont j'ai un peu peur), et très peu probablement d'une panthère, mais la bête, bien que noire, n'était nullement effrayante ; au contraire, elle était chaude et tendre. Je pris dans ma main une de ses grosses pattes avant, que l'animal ouvrait et refermait, exactement comme font les chats lorsqu'ils têtent leur mère ou lorsqu'ils ronronnent et manifestent leur plaisir à être caressés.

Au réveil, je ressentis un tel bien-être qu'il persista tout au long de la journée. Je me rendis, entre autres, sans appréhension chez le médecin avec lequel j'avais rendez-vous et avec qui j'étais en désaccord quant à un changement de médication. Tout s'y passa bien. Etait-ce un rêve lié à un moment de profonde détente physique, couplé ou non avec un message de mon inconscient, au sujet de ce rendez-vous ou pour toute autre raison qui m'échappe ? Ces explications ne sont à mes yeux que des hypothèses. Enfin, l'idée folklorique de l'intervention d'une quelconque instance supérieure, d'un bon ange etc... m'insupporte.

Pour conclure : je préfère qu'on me laisse la liberté de donner un sens ou non à mes rêves et à mes cauchemars, de les verser aux oubliettes ou de les exploiter, d'en tirer profit. Me reste à l'évidence la joie et la douce nostalgie d'avoir vécu un rêve si beau, si apaisant, que pour une fois j'ai eu envie de le raconter, l'appel du Persil m'en a donné l'occasion. Je souhaite que d'autres personnes en connaissent une fois ou l'autre de semblables. Alors, hop, au dodo et bon voyage !

Danielle Gavin

Suite sans fin

Les coups résonnent, révélant un espace vide mais pas n'importe lequel, on dirait que le bruit se propage dans un tunnel interminable, file le long d'un tube pour se résoudre à la manière d'un enveloppement sourd.

Sinistre.

Elle soupire, de tels coups au cinéma passent encore, mais ici... maintenant...

Cependant, elle ne peut pas fuir cette réalité nouvelle à laquelle elle doit faire face, qu'elle le veuille ou non, et qui...heu... l'habite déjà... qui sera la sienne désormais... heu... difficile de tomber sur le mot juste quand on se trouve dans un lieu si étrange qu'il faudra *apprivoiser et définitivement*, voilà ce qu'elle a entendu en entrant.

La preuve de ce grand chambardement ? Eh bien, c'est le personnage qui est apparu dès qu'elle a cessé de tambouriner contre la porte et qui, maintenant, se tient devant elle: un rat rachitique et scrofuleux, pense-t-elle. Tout de noir vêtu, il fait une profonde révérence, mettant en valeur ses jambes courtes et courbes. On a beau être cérémonieux, on pisse entre parenthèses... Et regarde-moi cette face d'enfariné, ces cheveux rares, ces croûtes sur le crâne. Et ces dents, bon sang, des dents pointues, jaunes. On m'avait prévenue que ce n'était pas drôle mais là ils en rajoutent.

Après la courbette, elle entend une voix bègue lui intimant l'ordre de la suivre, une voix qui résonnerait dans une cursive gothique, faudrait encore définir lequel, l'ancien ou le moderne... heu, mais rien d'extraordinaire vu les circonstances!

Elle trotte, traverse toute une série de couloirs hauts, humides, se dit que, finalement, il n'y a rien de surprenant à cela. La porte de la ratière franchie, on change de monde. Mais il est des moments où le choix est impossible. S'adapter à la situation nouvelle...

Ce vestibule est un préambule, pense-t-elle en apercevant un autre rat rachitique et scrofuleux qui semble l'attendre. Il se présente, c'est le rat-gratte-papier, tout de noir vêtu, habit élimé, on dirait que c'est la tenue de la maison... et le noir fait sérieux, ces vêtements sombres sont en osmose avec le souterrain ou alors cette couleur sombre, très sombre même démontre un manque évident de moyens financiers, pense-t-elle, quand on s'enterre à ce point c'est qu'on a quelque chose à cacher.

Il lui tend un papier. On dirait un questionnaire, mais aussitôt une voix aigre se fait entendre : *attention pas d'erreur. Ici, il y a tout un système de sanctions pour le cas où il y aurait des fautes d'orthographe, ratures ou pâtés, nous écrivons à la plume d'oie et nous exigeons la romaine, bien droite, et interdiction d'aller au-delà des âges, heu... au-delà des marges. Voici la plume et l'encrier.*

Tandis qu'il parlait, elle a remarqué que celui-ci avait des dents blanches mais des chicots quasi.

Un frisson la parcourt pendant qu'elle lit la fiche : nom, prénom, âge, qualité. Elle

retient son souffle pour s'appliquer, puis non, pense-t-elle, je suis trop fatiguée et... et zut, on dirait que les mots m'échappent : ai-je peur qu'ils m'écharpent ? Je ne sais plus qui je suis perdue au milieu de nulle part, voilà que je vais avoir droit au cachot, mais pourquoi ? Qu'ai-je fait ? Et qui suis-je encore ?

Mais alors que tout semblait se démanteler voici que, comme une petite lumière dans la nuit, sa mémoire se remet en marche et que surgissent des mots comme rougeole, scarlatine, oreillons, coqueluche, varicelle, appendicite, six gripes, cinq bronchites, vingt-sept rhumes. Elle les écrit avec application comme au début de sa scolarité... mais ensuite, comment mentionner la dernière maladie, la plus grave, apparue six mois plus tôt et qui lui a fait mesurer les limites de son existence ?

Dès le premier malaise, un état de faiblesse proche de l'évanouissement qui a duré une heure, elle s'était rendu compte qu'elle avait toujours vécu avec une mécanique tellement bien huilée qu'elle n'avait jamais envisagé une vraie maladie. Puis il y a eu un second malaise, un sentiment que tout devenait vague et, même, la sensation de plonger dans un inconnu opaque, comme si elle était d'un coup exclue de l'existence. Sa jeunesse était derrière elle, il lui faudrait s'accoutumer à vivre avec la perspective de sa mort, voilà.

Alors, maintenant, que signifient ces couloirs humides, ces gnomes aux apparences de rats, qui est-elle désormais ? Est-elle en proie à ces hallucinations dont on prétend qu'elles qualifient la fin de la vie ? Et pourquoi devrait-elle remplir une fiche avec son nom alors qu'elle sent une raideur l'envahir. Que ces monstruosité aillent au diable et au galop en plus !

Hein, quelle est cette chose qui avance vers moi ? On dirait une p...p... une pieuvre escortée de géants muets, muets et menaçants dans leur silence, mais la pieuvre, c'est la pieuvre-angoisse, elle va m'étrangler, pour sûr.

Elle qui a toujours été bien ancrée dans la réalité, à tel point qu'on lui reprochait parfois son côté terre-à-terre, voici qu'elle se retrouve dans une irréalité inimaginable même. Pour sonder la profondeur de cette situation nouvelle, elle se tourne vers le rat gothique aux longues dents et, tant pis pour les conséquences, se met à hurler:

- Non, je ne remplirai pas votre questionnaire idiot... atchoum... allez... au diable...

A ce même instant, une main bienveillante s'est posée sur son épaule et l'a aidée à remonter des profondeurs hostiles pour revenir à la surface des vivants. Une voix humaine et lointaine s'adressait à elle : « Allons, c'est terminé maintenant, tout s'est bien passé, on va vous installer dans la salle de réveil... »

Avec soulagement, elle a compris qu'elle avait rejoint le monde des vivants.

Janine Massard

Sauvage mémoire

La vraie, et durable, « incertitude qui vient des rêves », pour reprendre une formule de Roger Caillois, ne brouille pas les rapports de la vie diurne et de la vie nocturne, mais ceux des songes et des souvenirs, et cette constatation est peut-être plus angoissante, sinon désespérante qu'une hypothétique indistinction de la vie éveillée et de la vie onirique, à laquelle les auteurs qui s'y abandonnent prêtent d'ailleurs volontiers des couleurs significativement plaisantes ; cette rue dont nous gardons un souvenir si précis, a-t-elle jamais existé dans la réalité ou n'est-elle qu'une ancienne projection onirique faite de mille rues qui ne lui ressemblaient pas ? Autrement dit, s'il existe bien une confusion entre le rêve et la vie, ce n'est pas dans notre existence concrète et active que nous la ressentons, mais dans notre rapport à notre propre passé, le plus lointain comme le plus immédiat. Nos rêves ne sont-ils pas d'ailleurs, par force, et « du plus près qu'il nous en souviene », toujours déjà sédimentés dans notre mémoire ? La complexité de l'activité onirique fait certes que nous nous interrogeons souvent, à l'intérieur même des rêves, sur la réalité de ce que nous ressentons ; on peut même parfois, et ce d'autant plus qu'on y est plus entraîné ou que l'on est proche du réveil, influencer et modifier jusqu'à un certain point le contenu de certains songes. « Heureusement que je rêve, car sinon ce qui m'arrive m'inquiéterait davantage » est une pensée nocturne relativement courante, qui n'a guère son pendant dans la vie éveillée. Celle-ci, en revanche, est seule propice à la recollection des éléments du rêve, et l'on sait bien que ceux-ci s'évanouissent à proportion de l'effort que l'on fait pour les retrouver. S'est-on cependant suffisamment demandé les raisons de ce processus particulièrement frustrant ? Les réponses romantiques ne manquent pas : telles les fresques antiques découvertes dans le métro en construction de *Fellini Roma*, les images oniriques ne supporteraient-elles pas la confrontation avec la triste réalité ? La vraie raison me paraît plus simple : le rêve n'étant qu'une émanation de notre cerveau, c'est-à-dire de notre mémoire, l'effort de

le rationaliser remet fatalement en place l'essentiel de ce qui en était sorti. La psychanalyse l'avait bien compris : c'est le *reste* du rêve qui est intéressant, ce qui ne parvient pas à rentrer dans des tiroirs convenablement classés.

Il nous est aujourd'hui devenu clair — après de longues suites de siècles où nous avons naïvement cru à la fiabilité de la mémoire — que le cerveau est une machine perverse qui, pareille à un bibliothécaire maniaque et perpétuellement insatisfait, ne cesse de réarranger son propre contenu, et ce déjà dans les secondes qui suivent son emmagasinement : la diversité des témoignages consécutifs à un accident qui vient de se passer ne s'explique assurément pas par la seule mauvaise foi des témoins ! La mémoire de ce qui ne nous concerne qu'indirectement — les langues, le savoir encyclopédique — est d'ordinaire assez sûre, mais des forces sur lesquelles la psychologie moderne a à peine commencé de lever le voile sont constamment à l'œuvre pour faire mentir notre mémoire affective, et, contrairement au reste de notre corps, ces puissances ne se reposent jamais. L'idée de Bergson pour qui « le moi qui rêve est un moi distant, qui se détend » apparaît à cet égard singulièrement naïve : cette « détente » est au mieux, celle du chat qui saute sur sa proie ! Et même Freud n'est pas si éloigné de cette idée bergsonienne, lorsqu'il voit dans le rêve le « gardien du sommeil ». Drôle de gardien qui s'ingénie à laisser filer celui qu'il surveille en nous réveillant en sursaut ! Quant à l'idée que le rêve serait « l'expression d'un désir », antédiluvienne conception matérialiste qui est certainement la plus poussive des intuitions du vieux Freud, elle ne tient que si on lui apporte de nombreux correctifs, à commencer par l'évidence que le rêve concerne autant sinon davantage nos craintes que nos désirs. Mais pourquoi finasser ? le rêve témoigne simplement de *ce qui nous préoccupe*. Il est une porte ouverte que notre cerveau nous offre, plus ou moins gratuitement, sur son propre fonctionnement, la vitrine spectaculaire de la salle des machines de notre psychisme.

Pourtant, aussi réelles que soient — aux yeux

même des neurobiologistes —, nos « images » mentales, le rêve n'est pas pour autant un cinéma intérieur : si nous nous y voyons parfois dédoublés et si les impressions qui nous assaillent peuvent même parfois apparaître sans que nous ayons l'impression d'y participer, nous en sommes tout de même le plus souvent les protagonistes. Si nous en retenons surtout des sensations visuelles c'est simplement parce que celles-ci sont également notre moyen d'accès privilégié à la réalité diurne et que nous accomplissons tout naturellement cette transposition. De fait, on mesure encore mal les ravages commis sur notre appréhension de l'imaginaire par l'invention de la photo et du cinéma. Il fut ainsi, un temps, à la mode de prétendre absurdement que nous ne rêvions qu'en noir et blanc. Les « images » du rêve étant simplement l'émanation de tout ce que nous pouvons concevoir, on eût pu croire que le simple bon sens réfuterait une telle idée. Mais le raisonnement improprement dit « conscient » adore se donner des barrières épistémologiques aussi inutiles que nuisibles à la vraie intelligence des choses, et il n'est pas difficile de lire derrière la conception du « rêve en noir et blanc » l'influence inconsciente du modèle cinématographique, voire de toute une culture de l'imprimé qui, depuis que la pratique du manuscrit médiéval s'est perdue, vulgarise essentiellement le savoir, pour des raisons économiques, à travers les grisailles de la gravure. Or, suite à notre redécouverte de la couleur à travers un processus culturel qui n'aboutit pas avant les années 1960, on constate curieusement (!) que cette idiotie du « rêve en noir et blanc » s'entend beaucoup moins depuis quelques décennies

Mais est-ce faire preuve d'un matérialisme hors de propos que de définir le rêve comme le seul produit de notre mémoire ? Je ne crois pas, car si l'on affirme qu'il n'arrive rien dans nos rêves qui n'ait son origine dans les souvenirs que nous avons engrangé durant toute notre vie, cela ne signifie en aucun cas que notre cerveau ne peut que répéter des choses déjà connues et répertoriées. Bien au contraire : les capacités de recombinaison, de réagencement et de réinterprétation de l'activité neuronale sont proprement infinies. Elle crée certes des monstres par l'effet, comme le disait Goya, du seul « sommeil de la raison ». Mais on cite volontiers la lettre dans laquelle Mozart explique sa méthode de composition : cela commence par un son qui se forme dans sa tête, puis qui s'agrège, s'articule,

se diversifie, au point qu'arrive un moment où l'ensemble de l'œuvre (cela peut être un mouvement entier de symphonie, voire l'ensemble des quatre mouvements) se trouve là, dans une simultanéité parfaite qui est celle, proprement, de l'habitus, sans temps ni espace, de la mémoire. On aurait beau jeu de rappeler que Mozart fut sans doute un exemple presque pathologique de concentration quasiment exclusive sur une activité artistique donnée ; on a pourtant pu observer que des mélomanes amateurs comprenaient intuitivement sa description avec plus de facilité que des musiciens professionnels, lesquels croient trop bien connaître leur métier pour se laisser convaincre par une vision, il faut bien le dire, aussi *nébuleuse* du langage musical. Il n'en reste pas moins que cette confiance mozartienne nous prouve que c'est bien une *disposition* de base par rapport à un *matériau* préexistant, et non une inspiration venue d'*ailleurs*, qui préside à la création artistique, même et surtout lorsqu'elle est d'une qualité exceptionnelle.

Breton, au fond, ne dit pas autre chose lorsqu'il nous assure que « tout l'au-delà est dans cette vie » : le rêve nous démontre que mémoire et imagination sont tout un, ou plus exactement que l'une n'est que le nom statique d'une faculté dont le second terme représente le principe actif. Si Proust nous enjoint à « rêver sa vie plutôt que la vivre », il s'empresse d'ajouter : « encore que la vivre ce soit encore la rêver », car dès que nous acceptons de donner fût-ce la plus ténue des épaisseurs temporelles à nos actes (ce qu'il nous est impossible de ne pas faire, sous peine de mener une existence purement végétative), nous nous retrouvons *ipso facto* en proie à notre mémoire, et donc à la merci de ses caprices et de la manière dont elle ne cesse, par l'imagination, de nous façonner. Et l'on peut se demander si, en nous invitant à « rêver notre vie », Proust ne s'est pas montré trop confiant dans la capacité de l'imagination d'obéir à la mémoire. Car ce ne serait rien si notre mémoire n'était qu'« oublieuse » comme le veut Supervielle ; en fait, le vrai problème est qu'elle est proprement indomesticable : nous avons dans le cerveau un animal sauvage qui, chaque nuit, brise les barreaux de sa cage et face auquel nous restons fascinés comme devant le basilic des anciens bestiaires.

Alain Corbellari

Le monde relationnel du rêve

En ce début du XXI^e siècle, il serait prudent d'envisager les formes que prendra la psychothérapie et de se tourner vers l'avenir. Pour renforcer cette perspective, il faudra se préparer à prendre en charge le plus grand nombre possible de dimensions existentielles, qui sont d'ailleurs en même temps celles du patient et les nôtres, à nous psychothérapeutes. Ne pas se contenter d'un travail d'historien et d'exégèse des textes fondateurs, devenir en quelque sorte prophètes. Le domaine de l'interprétation des rêves se prête particulièrement bien à cette démarche prospective, car l'onirologie, la science des rêves, appartient à la fois à l'intimité à soi-même dans le sommeil et au destin commun, à l'anthropologie. Chaque culture ou religion prend en compte l'activité onirique et développe des abords thérapeutiques (des psychotechniques) pour faire face aux aléas du destin et aux maladies. Ne devrait-on pas ajouter le rêve au patrimoine immatériel de l'humanité ?

Le philosophe Wittgenstein déclarait «ce qui est sous mes yeux, je ne le vois pas». Les paupières closes, cela est d'autant plus vrai pour le monde des rêves. Celui-ci n'appartient pas au monde des spéculations. Il n'obéit pas aux modèles issus de l'imagination des psychologues ni aux réductions objectivantes de la médecine. C'est une pratique humaine ordinaire qui existe partout et toujours, une donnée de la vie personnelle et peut-être sociale, infiniment complexe et parfaitement observable mais non objectivable. Ce n'est pas comme ça que l'entendent les faiseurs de systèmes, leur objectif n'est pas de nous engager à nous servir de nos yeux, de nos oreilles, mais de nous inciter à nous méfier des illusions du théâtre du monde et parallèlement du théâtre des rêves. Paradoxalement, la fascination des coulisses a la vie dure dans nos sociétés issues du «désenchantement du monde», le tout posant la question de l'identité personnelle, de la

subjectivité. Par exemple, suis-je le même quand je dors et quand je suis éveillé?

Il faut quand même bien remarquer que notre conception du rêve est encore très tributaire du XIX^e siècle et des hypothèses répressives qui viennent barrer toute réflexion de fond sur les transformations contemporaines des normes et des mœurs en matière sexuelle. La censure du rêve serait donc beaucoup moins active que l'on avait envisagé (à part quelques patients obsessionnels chez qui l'on peut l'observer directement).

Ainsi beaucoup de choses ont échappé à la majorité des approches de ces dernières années. Un grand clivage oppose les thèses neurobiologiques déterministes, portées à nier la capacité personnelle à créer du sens à l'occasion de nos rêves et les modèles issus de la psychologie individuelle analytique. Pour cette dernière, le rêve appartient en propre au rêveur, mais l'interprétation ne peut se faire que conformément à un modèle herméneutique préétabli, par exemple l'existence du rêve comme « voie royale vers l'Inconscient » dont le thérapeute détiendrait le maître mot.

Dans le cadre de la Société Suisse d'Onirologie Médicale et à l'occasion de nos séances d'intervision avec le professeur Gorges Abraham, nous avons appris à développer une forme «d'aperception psychologique» l'art de la distance qui permet d'apercevoir, dans un travail de groupe, la multiplicité des points de vue. Il s'agissait de pouvoir repérer les émotions qui circulent à l'occasion du récit du rêve rapporté par un collègue et dire en même temps le rêve, le rêveur dans sa subjectivité et le psychothérapeute qui écoute, qui pense et qui interprète.

Par rapport aux hypothèses freudiennes, il fallait nous méfier de la surinterprétation

consistant à considérer le rêve seulement sous l'angle d'une manifestation du sexuel, ce qui amène en retour à négliger la réalité onirique. Se poser la question « Comment se fait-il que la sexualité soit devenue, dans notre culture postchrétienne, le seul sismographe de notre subjectivité ? » Nous gagnerions plutôt à considérer en parallèle l'excitation sexuelle et le rêve (et non dans un simple rapport de cause à effet). Ces deux manifestations de notre subjectivité impliquent la personnification : avec comme conséquence, que la personnalité y trouve son origine sinon son originalité, en croisant l'isolement de soi et le devenir autre.

Il nous fallait retrouver un avenir pour les manifestations oniriques et c'est finalement à cette tâche prospective que nous invite le rêve, tourné vers l'avenir d'une compréhension ultérieure, vers l'évocation des lendemains. Le rêve s'avérerait beaucoup moins conservateur et beaucoup plus créatif que ne l'avaient envisagé les premiers psychanalystes. C'est aussi à l'accomplissement de cette tâche que nous convoquons nos patients ; ils se voudraient historiens de leurs traumatismes, de leur enfance, nous les invitons à envisager leur participation à un avenir. Lors de la narration de leurs rêves, plutôt que de leur demander à quoi ça leur fait penser, nous préférons souvent poser la question « et qu'est-ce que cela annonce pour l'avenir, qu'est-ce que vous pouvez changer » ? Il ne s'agit pas de renouer avec une vieille tradition symbolique méditerranéenne à l'origine des nombreuses clés des songes. Encore que pour ce faire, il faudrait bien comprendre les mécanismes à l'œuvre dans l'adhésion que provoqua l'oniromancie dans les sociétés antiques.

Le rêve nous introduit à la fois à la dimension d'une intimité avec soi-même inégalable et à la dimension impersonnelle des significations communes ; il existe une double boucle de production du rêve, l'une relevant de l'intimité à soi-même, l'autre plongeant dans le monde relationnel et social. Si l'on accepte l'hypothèse que le rêve a une fonction, nous

pouvons comprendre que chaque fois que nous rêvons, nous rejoignons les hommes des cavernes dans ce qu'ils pouvaient vivre dans leur sommeil. Les images changent mais la fonction émotionnelle demeure.

C'est ainsi qu'il faudrait aborder le corps dans le rêve. Le rêve transforme la relation du rêveur avec son corps. Fait à l'image de Dieu ? S'il fallait résumer d'un mot la conception occidentale du corps individuel, on dirait qu'il est à l'image de son principe constitutif, unique et animé par une seule âme, avec laquelle elle fait corps. Le vécu onirique pourrait bien interroger cette évidence, car nous pouvons nous apercevoir que l'homme qui dort, l'« homo nocturnus » n'est pas tout à fait le même que celui qui est réveillé, l'« homo diurnus ». Tchouang-tseu dans son *Zhuangzi*, chapitre II, « Discours sur l'identité des choses », évoque son fameux rêve du papillon et se demande si sa réalité ontologique se situe du côté du papillon qui vole ou du philosophe réveillé qui s'interroge.

Notre approche du rêve renoue à sa façon avec un passé lointain, animique et chamanique. Dans le cadre des tensions et des conflits qui nous habitent et leur côté auto destructeur et potentiellement suicidaire, le rêve provoque un éclatement en différents corps, animés de personnalités et de potentialités différentes. Poursuivis, nous sommes aussi le poursuiveur de nos rêves d'angoisse, construits pièce par pièce par nous-mêmes. Cela pose l'une des questions les plus intéressantes pour le futur, le côté arbitraire qui consiste à distinguer le « moi » du « non moi ». Par le rêve nous apprenons à devenir autre et pluriel. Le rêve fait varier conjointement l'isolement de soi et ce « devenir autre ». Les familiers de la psychopathologie feront le parallèle avec les possessions hystériques qui ne sont que le côté productif de l'autre versant que sont les paralysies hystériques, vraisemblablement de même nature que celle éprouvée dans le rêve.

Si l'on veut interpréter de façon interactive et relationnelle, il ne faut pas envisager le rêve

comme un récit, voire un texte sacré, à la première personne, ayant la dimension d'un discours. Pour ce qui nous concerne, nous psychothérapeutes, il s'agit d'accueillir en nous le rêve de nos patients, prêter notre corps au rêve si l'on veut. Ce qui consiste non seulement dans une immersion, mais une appropriation, une incarnation momentanée pour en ressentir les modifications possibles. Il s'agit de suivre les choses pour elles-mêmes, de suivre leur destin dans l'un des futurs possibles et non plus nécessairement, comme le propose la psychanalyse, de suivre la chaîne des substitutions, des associations de pensées qui remontent à une prétendue origine, avec tous les déplacements et condensations que cela comporte.

Par exemple, nous n'allons pas nous arrêter à considérer tel élément du rêve comme une traduction symbolique, par exemple d'un désir homosexuel ou hétérosexuel, ou comme la traduction de pulsions sadiques ou masochistes. Car chaque rêve nous introduit à sa propre cosmologie dans lequel le masculin et le féminin (l'activité et la passivité, le plaisir et la douleur, l'excitation et l'inhibition etc.) se croisent et se définissent l'un par rapport à l'autre, dans une relation en devenir dont il s'agit de connaître sinon le fin mot, du moins l'issue. On y retrouve une forme nécessaire d'expression des sentiments jusque dans l'obscénité qu'il ne faudrait pas voir simplement dans une polarité du permis et de l'interdit.

De façon générale, il s'agirait aussi de pouvoir mettre à distance les trois questions modernes du savoir psychologique moderne :

Le devenir adulte, ce besoin compulsif de maturation, de devenir « grand ».

Développer la masculinité pour l'homme, la féminité pour la femme, pour accéder à un bien-être personnel et social. La fascination actuelle pour les études de genre a finalement peu d'impact.

Pas de sexualité entre génération, invoquant le tabou de l'inceste version magazine et son extension à la relation thérapeutique. A ce sujet l'on confond trop facilement l'inadéquat et l'interdit.

C'est ainsi que dans la dramaturgie du rêve, il faudra traiter chaque image comme l'élément d'une relation, plutôt que comme un terme intangible voire sacralisé qui confirmerait un savoir préétabli. Nous voulons interroger les éléments réciproques du rêve, les relations émotionnelles qui les ont produits ou développé. Nous voyons que l'enjeu de l'activité onirique est avant tout contextuel : affronter des phases critiques de la vie humaine, dangereuses pour l'individu autant que pour l'entourage, dans le cadre des responsabilités de chacun. Soulignant le temps qu'il a fallu pour mettre à distance toute une série de modèles basés sur le symbolisme (symbolisme sexuel de Freud, archétypes de Jung etc.) pour en venir enfin à privilégier une description que l'on pourrait considérer comme synoptique, qui suppose d'être sensible à la dramaturgie actuelle du rêve comme forme particulière de l'action efficace. Par cela nous entendons ce qui s'accomplit par la forme que l'on se donne, ouvrir l'espace d'une subjectivité non prédictive, accéder à une imagination active. Générer l'ambiguïté où se génère et se transforme toute relation, transmission ou apprentissage. Mais peu de commentateurs parviennent à ce point pour nous le faire comprendre, sans ôter à l'action du rêve son utilité et sa dignité. À un certain moment il faut savoir ne pas s'acharner à chercher des coulisses à ce qui n'en a pas, un fondement ultime à ce qui n'en a pas. Sur le plan des émotions on retrouve souvent cette alliance fascinante de l'ironie et de la nostalgie ce qui n'exclut pas l'obscénité. Renoncer à nous poser face à l'architecte de toute vie, mais donner vie à des significations qui acquièrent une valeur non seulement intellectuelle, mais intensément affective.

Maurice STAUFFACHER

Les jours et les nuits de l'onirothérapie

Je voudrais commencer par une citation datant du début de notre ère. Il s'agit d'une conversation entre le roi Milinda et le moine bouddhiste Nagasena.

« Mon très honoré Nagasena, dit moi, quand un homme rêve, est-il réveillé ou bien est-il endormi? »

Réponse de Nagasena : « Il ne dort ni ne veille. Si la légèreté gagne le sommeil, dans une demi-conscience, dans cet état intermédiaire, voilà le temps du rêve. Mais quand un homme est plongé dans un profond sommeil, oh mon roi, son esprit est revenu dans sa demeure. Refermé en lui-même, il n'éprouve ni joie ni peine. Un miroir ne peut plus refléter de lumière si la lumière a disparu. Pour bien rêver il faut l'activité d'une pensée. »

Ce qui me frappe dans cette citation c'est le sens de l'observation clinique. L'humanité n'a pas attendu le cerveau pour faire des observations pertinentes sur nos états de conscience. Désormais, il va falloir compter avec le rêve, l'activité onirique, distincte du sommeil à proprement parler et de la conscience éveillée. Une nécessité biologique que l'on pourrait qualifier de pulsionnelle car elle exige satisfaction, faute de quoi elle se rattrape dans des somnolences diurnes potentiellement dommageables. S'endormir au volant c'est se mettre à rêver. Cette activité onirogène, c'est-à-dire productrice de rêves, on la retrouve partout où il y a transition, surtout dans le REM, le sommeil paradoxal qui signale la fin d'un cycle de sommeil et qui introduit le cycle suivant, mais aussi dans les phases qui signalent l'entrée et la sortie du sommeil, les phases hypnagogiques et hypnopompiques. On retrouve une activité onirique dans les moments d'hypnose spontanée qui rythment nos journées et bien sûr dans les séances de psychanalyse et dans le cabinet de l'hypnothérapeute.

Une petite fille qui tardait à s'endormir disait à sa mère « où se trouve dans ma tête le bouton pour arrêter mes pensées ? » Toute mère avertie répondrait : « je vais te raconter une histoire ou te chanter une comptine, imagine que tu rêves et tu vas te mettre à rêver. »

La clinique psychanalytique actuelle souligne l'importance des rêves comme séparateur des espaces psychiques. Le psychanalyste Manfred Bion et ses successeurs font l'observation suivante que le patient qui ne peut rêver, ne peut ni véritablement dormir ni se réveiller. Ce qui ne veut pas dire que ces patients sont dépourvus d'une activité onirogène, juste que cette activité reste inaboutie quant au résultat. Je voudrais commenter et tester cette affirmation de Bion sous l'angle de la clinique, sous l'angle de la relation que chacun entretient avec ses rêves et formuler trois hypothèses générales sur la nature du rêve. Je terminerai sur l'importance d'une relation thérapeutique « réparatrice de rêve ».

En effet sur le plan clinique, « il ne dort ni ne veille », c'est le destin de beaucoup de nos patients qui ne savent pas rêver leurs rêves. Ni la légèreté, ni la demi-conscience ne gagnent leur sommeil, le temps du rêve ne vient pas, le sommeil ne repose pas. Au rendez-vous un chaos d'images, de cauchemars, de terreurs nocturnes ou bien l'impossibilité de s'abandonner au sommeil dans une agitation mentale qui tourne en rond. Ce qu'il y a de commun aux troubles psychiques c'est invariablement un rapport aux jours et aux nuits perturbé¹. ²Pour pouvoir véritablement rêver ses rêves il faut une activité psychique qui intègre dans la légèreté les impressions des sens, les émotions de la vie, les pensées. Sinon tout part au dévaloir, au défouloir...

Illustrons notre propos par l'étude de la relation que chacun entretient avec ses rêves. Un parcours qui va de l'indifférence, en passant par l'envahissement persécutoire, pour aboutir avec l'aide du thérapeute, à une symbiose enrichissante.

Imaginons un patient, un contemporain comme on en voit beaucoup. Peut-être un employé qui vivrait dans un état d'indifférence vis-à-vis de son monde intérieur et de ses rêves, un état de relatif équilibre, mais au prix d'une fragilité, un faux-self ou une hyper adaptation aux exigences de la société. Tout se passe comme si la vie diurne et la vie onirique vivaient en parallèle sans jamais s'influencer, un état que l'on pourrait qualifier de commensalisme, comme dans un groupe où chacun parle mais personne ne s'écoute.

Imaginons un état de crise chez ce patient, par exemple que sa femme le quitte pour une relation plus consistante. C'est la décompensation, l'envahissement, la paranoïa au sens large. Le sujet se sent parasité autant par ses sensations et émotions que par le regard d'autrui. Il est aussi parasité par ces cauchemars pathogènes, que l'on rencontre dans la dépression, la mélancolie. L'insomnie s'impose à la fois comme problème et comme solution. Peut-être même que la frontière entre rêve et réalité va finir par s'abolir dans l'hallucination, comme on le voit dans la décompensation psychotique aigüe.

Après un arrêt de travail, le patient entreprend une psychothérapie. Que va-t-il trouver chez son psychothérapeute ? Comment accompagner notre patient dans sa séparation ?

« Que disent vos rêves de votre séparation ? » on peut commencer par là comme thérapeute.

En relisant Winnicott je me suis aperçu que la réalité du monde intérieur reprend des couleurs dans la prise en compte des phénomènes transitionnels : nos divers « langages personnels et corporels » en terme de rêves, de souvenirs partagés, de symboles, de sensations corporelles ou de paroles entendues ou prononcées une fois et que l'on a oublié et dont on peut se souvenir. Un moi rêveur vit caché à l'ombre du moi réveillé, on l'interroge si peu, pourtant il aurait tant de choses à nous dire. Ce moi caché on pourrait l'appeler « homo nocturnus » par rapport à l' « homo diurnus » Nous parlerons alors de la possibilité d'une symbiose (entre l'homo diurnus et l'homo nocturnus), dans laquelle chacun écoute l'autre au profit de l'ensemble, en l'occurrence de l'organisme tout entier. Nous postulons que c'est dans une symbiose analogue avec

le thérapeute que nous pouvons apprendre à rêver nos rêves. Symbiose et séparation sont les deux extrémités d'un même processus relationnel. Ce qui unit sépare, ce qui sépare unit et quand on se sépare on se pare, en l'occurrence de nouveaux rêves. La petite fille qui n'arrivait pas à dormir, demandait à sa mère de l'aider à se séparer d'elle pour la nuit. Et sa mère de répondre « Eh bien tu pourrais apprendre à rêver... »

Si l'on en revient à un point de vue médical plus classique, les choses sont assez simples ; trois organes sont particulièrement mis à contribution dans le rêve : les yeux, le sexe et le cerveau. Les yeux balient l'horizon derrière les paupières closes, d'un mouvement saccadé. L'excitation sexuelle est au rendez-vous dans les deux sexes, et le cerveau s'active dans une configuration particulière propre à l'onirisme. Transcrits en termes performatifs, le rêve nous dit : regarde, éprouve, pense.

Sur le plan psycho anthropologique, le tableau paraît plus complexe. Depuis la préhistoire jusqu'aux théories les plus récentes de la neurobiologie, ce qui compose la réalité onirique a donné lieu à de nombreuses démarches ritualisées et à différentes approches psychologiques que nous pouvons classer et réunir en trois hypothèses fondamentales qui reprennent le « regarde, éprouve, pense. » Chacune nous ouvre des voies thérapeutiques et nous donne une idée du comment le rêve joue son rôle de séparateur des espaces psychiques.

Tout d'abord redonner au rêve sa dignité ; le voir, le vivre, en parler comme une « réalité », à laquelle nous ne pouvons échapper, sinon en nous réveillant. J'aime bien l'idée d'un espace public, d'une place publique, où se rencontrent les vivants et les morts, mais aussi des entités non humaines. Historiquement il s'agit de la première réception de la réalité onirique : celle d'un regard sur l'autre monde, en fait c'est le même monde mais perçu autrement. Ceci dit, un rêve peut marquer durablement les relations que l'on entretient avec soi-même et avec autrui, on peut alors parler d'un travail de l'identité, c'est-à-dire de séparation des identités les unes des autres. Comme expérience vécue, le rêve peut aussi compenser ce qui nous manque dans la vie diurne, aboutir à la satisfaction hallucinatoire d'un désir, mais pas toujours.

Pour aborder la deuxième hypothèse on peut se poser la question : A quel moment sommes-nous le plus intime avec nous-même, pouvons-nous éprouver davantage de satisfaction, quand nous dormons ou quand nous sommes réveillés ? Chacun de nos rêves est fabriqué pièce par pièce par nous-même, comme reflet de cette intimité psychosomatique. Je propose ici l'analogie d'un sismographe. Le rêve peut être lu comme un « électrocardiogramme » de nos nuits, c'est-à-dire comme un dynamogramme qui donnerait une image des tensions, des émotions, des conflits qui nous agitent, voire des tendances autodestructrices et suicidaires en terme de maladies qui, si l'on n'y prend garde, peuvent se développer. En termes plus spirituels, l'on pourrait dire que le rêve enregistre les vibrations de l'âme. C'est la fonction de l'image de figurer, de représenter voire de pacifier les données les plus heurtées de l'existence. Une fonction d'autoperception et même d'autoguérison.

Dans la troisième hypothèse, le rêve se donne comme un appareil conceptuel, avec l'illusion programmée que nous pourrions en trouver la clé, et nos patients voudraient bien d'une thérapie « clé en main ». Le bénéfice est ailleurs : par le récit que l'on en fait, le rêve devient distance à soi-même, avec l'espoir d'y revenir autrement. Il y a bien un interprète caché à l'ombre de chacun de nos rêves ; un problème, une situation conflictuelle irrésolue et aussi l'espace de nouvelles représentations. Le rêve est ainsi tourné vers l'avenir d'une interprétation future, il est brouillon des lendemains. Comme appareil conceptuel, il se fait au conditionnel et propose diverses substitutions que nous pouvons accompagner comme thérapeute. « Et si au lieu de vos parents, c'était vos enfants qui se trouvaient dans cette même situation par rapport à vous, le rêve serait-il différent ? »

Comme onirologue l'on apprendra à jongler avec ces trois hypothèses. Il faudra se familiariser avec leurs contradictions.

C'est ainsi que le monde des rêves invite mais aussi échappe au monde des spéculations. Il n'obéit pas aux modèles issus de l'imagination des psychologues, et aux réductions objectivantes de la neurobiologie.

Pour apprendre notre métier, pour le perfectionner, il faudra se préparer à prendre en charge le plus grand nombre possible de dimensions existentielles, qui sont d'ailleurs en même temps celles du patient et les nôtres, à nous psychothérapeutes. Le domaine de l'interprétation des rêves se prête particulièrement bien à cette démarche que je qualifierais de synoptique plutôt qu'analytique, car l'onirologie, la science des rêves, appartient à la fois à l'intimité à soi-même dans le sommeil et au destin partagé dans la communication.

Pour conclure, « Rêver les rêves », c'est savoir les raconter à un interlocuteur privilégié. Bien rêver, c'est entrer dans une dimension transférentielle : personnifier l'activité onirogène dans ce qu'elle peut avoir d'impersonnel. Les rêves ne parlent pas ; ils restent dans l'indétermination de ce qui les constitue. Alors nous allons faire rêver les mots, faire rêver la parole. Pour que le message soit reçu, il faut la congruence, je dirais mieux la coaptation de deux inconscients. Mes patients me font rêver et je les aide à rêver leurs rêves, par mes paroles, par mes interprétations. Le point de départ, je le dis volontiers, la base de la psychothérapie, est une forme d'onirothérapie.

ENDNOTES

- 1 Bien sûr aussi des troubles sexuels des troubles de l'identité plus ou moins marqués, une inadéquation sociale et professionnelle et une souffrance personnelle et relationnelle.
- 2 La maladie mentale est un appauvrissement, une désertification, voire une monoculture qui résulte de la difficulté à intégrer les sensations, les perceptions, les émotions dans les différents domaines de l'existence.

Maurice STAUFFACHER

Frank, mon papa,

J'ai encore rêvé de toi cette nuit. C'est peut-être parce que depuis bientôt dix ans je m'endors systématiquement avec ma main sur le dernier T-shirt que tu as porté. Caché, sous mon oreiller, un morceau de coton avec, encore, ton odeur et ta chaleur. Quand je rêve de toi je ne te vois pas ici, sur ma terre, mais plutôt dans une sorte de paradis, un endroit cool, avec un bar, des copains, un poste de radio, quelques photos. Je t'avoue que dans l'absolu je ne crois pas vraiment au paradis. Mais toi si, tu y croyais, dur comme fer, aussi sûr que le ciel est bleu, le paradis existe ! Alors j'aime penser que ceux qui y croyaient s'y trouvent.

J'aime rêver de toi parce que, où que tu sois, la maladie n'y est pas avec toi. Oui tu sais, cette foutue leucémie lymphoïde chronique, ce méchant truc que tu appelais « ma LLC », cette saloperie qui a dormi, longtemps et qui soudain, un jour d'avril 2004 s'est réveillée. Le jour où elle a enfin retrouvé le sommeil tu t'es mis à dormir toi aussi, pour toujours. Entre temps nous sommes partis en vacances, seulement toi et moi, une semaine en France. Je me souviens que nous étions sur l'autoroute, nous avons parcouru une dizaine de kilomètres. Ton téléphone a sonné, tu as répondu, c'était ton oncologue. Les résultats de tes derniers examens étaient très mauvais, le médecin t'a dit de ne pas partir, qu'il pouvait t'arriver quelque chose de grave, à n'importe quelle minute. N'importe quelle seconde. Toi tu ne m'as rien dit mais j'ai entendu le toubib, au bout du fil. Alors je t'ai dit « papa, on peut faire demi-tour tu sais ». Tu m'as regardé, de tes yeux

noirs, décidés comme jamais, tu as posé les mains sur le volant, dix heures dix, comme il faut, et tu m'as dit « si on y va pas maintenant on ira jamais, on y va ». Et nous sommes partis, nous avons vu les volcans en Auvergne et un peu plus tard, au début d'une toute petite route qui grimpait dans la montagne tu m'as dit que le village là-haut s'appelait Antraigues et, qu'avec un peu de chance, nous y rencontrerions Jean Ferrat qui devait jouer à la pétanque, sur la place. Nous sommes montés bien sûr et il y avait bien Jean Ferrat, moustaches en l'air, qui jouait aux boules. Tu l'avais rencontré plusieurs fois, il t'a reconnu (ça c'est un truc dingue avec toi : tous les gens que tu as croisé un jour se souviennent de toi pour toujours), j'ai pu discuter avec lui et lui serrer la main. La main du poète dans la mienne, c'est un des plus beaux souvenirs de ma vie. Sans doute parce que c'est l'un de mes derniers souvenirs avec toi. Quelques jours plus tard, nous sommes allés visiter le Palais Idéal du Facteur Cheval. Le génie, la folie, l'inventivité, ce sont des choses que tu aimais, et moi aussi. Nous avons passé des heures dans ce palais, au milieu des pierres, des cailloux, nous avons admiré et rigolé, comme des fous, nous aussi. Et puis nous sommes rentrés, tiens, rien de grave n'était arrivé, tu étais juste plus fatigué que d'habitude (coucou c'est moi ta LLC) et plus vite essoufflé (eh non je n'ai pas l'intention de te lâcher).

Frank, mon papa, tu sais je n'ai jamais pensé que j'étais spécialement intuitive. Pourtant, cette semaine de vacances, j'avais senti qu'elle était essentielle et pour tout te dire, parce que c'est vrai, sur

le moment je ne te l'ai pas dit, j'ai menacé ma cheffe de l'époque de démissionner, si elle ne me l'accordait pas. C'était une question de vie, avant la mort, je le savais, le sentais au plus profond de moi. Quelques semaines plus tard, un mercredi, alors que j'étais en pause déjeuner, une collègue et amie et venue me chercher à la cafétéria. « Marie, c'est ta sœur au téléphone, ton père... c'est grave ». Et voilà qu'en quelques secondes, j'apprenais un nouveau mot, moche, méchant, vulgaire : embolie pulmonaire. Il faisait beau ce jour-là, fin juillet, un soleil de plomb qui me rappelait déjà tes dernières paroles datant du dimanche précédent « tu sens bon le soleil ma fille ». Je ne me souviens pas bien du trajet en voiture (mon amoureux, alerté par ma collègue-amie est venu me chercher), tout ce que je sais c'est que j'avais le regard perdu, entre le ciel et le lac. A l'hôpital j'ai couru vers toi, tu étais comme inondé dans des draps, tu avais l'air de dormir, plutôt tranquille, étais-tu encore là ? Non irrigation du cerveau, lésions irréversibles, d'ici quelques heures il vous faudra prendre une décision, Mesdames. Ma mère, ma sœur, moi. Mon beau-frère, mon amoureux. Et déjà ce constat : il y a un homme, qui manque. On quitte l'hôpital, on fume des dizaines de clopes, on boit des verres, on gère, comme on peut, une angoisse qui bien évidemment n'est pas gérable. Le jeudi on attend, on écoute les médecins, on attend, on écoute les médecins, on attend. Quoi ? Demain. Le vendredi matin, tôt, le téléphone sonne. C'est l'hôpital Madame, venez, nous allons débrancher votre papa, ne vous inquiétez pas, on vous attend. Etais-tu encore là quand le jeune médecin a débranché la machine qui faisait, faiblement, battre ton cœur ? Est-ce que tu as entendu quand je lui ai dit « merci ». Parce que je n'en pouvais plus, du bruit

de cette machine. As-tu entendu quand j'ai dit à maman « la plus belle preuve d'amour c'est de le laisser partir » ? As-tu senti mes larmes sur tes mains ?

Frank, mon papa, ce jour-là j'ai eu l'impression que le toit de ma maison s'envolait et je me suis dit que tel un cerf-volant qui a perdu celui qui tenait sa ficelle, plus jamais je ne volerai droit. J'ai regardé ma sœur, miroir de mon chagrin et toutes les deux nous avons compris que nous avions perdu nos deux parents. Maman. Veuve. Pour toujours.

Les semaines qui ont suivi ta mort j'ai été incapable de lire, je crois que lorsque la réalité est trop dure, trop cruelle, l'imagination ne peut pas se mettre en place. Je suis repartie en France, quelques jours, avec mon amoureux. Nous avons pris tous les deux une partie des routes que nous avons parcourues ensemble, quelques semaines plus tôt. Et puis nous en avons aussi pris d'autres, parce que, au moment de ta mort, à l'hôpital, j'avais dit à mon amoureux. Putain. Tu es désormais le seul homme de ma vie.

Je n'ai rien lu mais j'ai beaucoup écrit, je t'ai beaucoup écrit, des cris de papier. Je ne me dis jamais que je pense à toi. Non, je me dis, je pense à toi, tu me manques, je t'aime. Il y a presque dix ans, pour ton enterrement, j'avais écrit un texte, qui se terminait par une phrase, simple, comme tu les aimais. Elle résume mes jours, mes nuits, elle résume, pour toujours, ma vie. A tout jamais, l'ombre de mon cœur, papa, c'est toi.

Marie Musy

les œillets nains sur les nappes rouges d'une maison de
famille,
sales odeurs perçues
le col rigide des belles chemises, quasiment neuves
jamais portées
rougeurs des cous,
état second
pression affreuse qu'exerce encore la hideur d'un *mauvais*
rêve,
comme on dit
et toi, où donc dors-tu,
mon ami ?

Vincent Yersin

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

au mois d'août de l'année 2014 le journal littéraire «le persil» accomplissait dix ans d'existence

Le persil journal, numéro double, le persil 157 - 158, automne 2018

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr abonnement,
12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz,
Secrétaire: Béatrice Lovis, Caissier: Daniel Kamponis,
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien:
de la Fondation Jan Michalski, de Sandoz - Fondation de famille, du Pour-cent culturel Migros, le Canton de Vaud.
Imprimé en Roumanie. **tirage: 1000 exemplaires.**